

**Radio-Ferédir et le
Chanteur Mystérieux**

Œuvre pour la jeunesse

Marc Guétault

Chapitre I.

M. Rafat réfléchissait...

- Abris de jardin, motos-bineuses, piscines démontables, moteurs hors-bord... Les enfants vont vite en avoir assez de me suivre d'un stand à l'autre. Ils ont voulu m'accompagner mais à leur âge, ce genre de matériel, ce n'est pas très...
- Papa, il y a bien des manèges à cette foire-expo ?
- Oui, bien sûr. Il y en a toujours eu d'ailleurs. Quand j'avais votre âge...
- Si on y allait Francis et moi, on ne serait pas dans tes jambes à t'ennuyer. Tu aurais tout ton temps pour regarder les outils et les matériels qui t'intéressent, suggéra Laure.
- Oh oui papa ! Très bonne idée, hein papa ? renchérit le garçon.

Leur père n'avait pas envisagé cela. Il y avait tant de monde d'habitude à cette foire-expo. Et qu'en dirait la maman... ? Bah, il suffirait de ne pas en parler ! Et puis Laure avait quand même onze ans et elle était si sérieuse quand il le fallait. Avec quel soin elle veillait sur son frère, de trois ans son cadet, quand on le lui demandait ! Les voitures paraissaient peu nombreuses sur le parking, on ne devait pas se bousculer dans les manèges...

Du siège arrière, les enfants étudiaient le profil de leur père avec impatience. La main droite du chauffeur s'éleva vers la commande du clignotant, s'abaissa jusqu'au levier de vitesses puis se posa à nouveau sur le volant.

- C'est une très bonne idée, répondit-il enfin, mais je tiens à ce que vous montiez ensemble sur les manèges. Tu m'entends, Laure ? Et toi, Francis, tu ne lâcheras pas la main de ta sœur. Cinquante francs chacun, ça devrait suffire. Bon, disons soixante-dix !

Les deux lascars auraient voulu bondir sur le siège de la voiture mais ça n'était pas vraiment le moment, on ne sait jamais ! Ils étaient si heureux d'échapper à la corvée de l'attente pendant que

leur père écouterait les explications du vendeur en cherchant les arguments capables de lui faire admettre les imperfections de l'article.

Les drapeaux de toute l'Europe ondulaient nonchalamment aux dernières brises de l'été. Un rythme fougueux dominait le brouhaha. C'était un disque de Picking-Vé, l'inventeur du rolk, ce nouveau genre musical qui faisait fureur dans le monde entier. Les Castelpontois ne perdaient pas une occasion de rappeler aux visiteurs que le fameux musicien était un enfant du pays.

—Vous m'attendrez vers 18h devant ce bâtiment surmonté d'un pylône, on le voit de loin, on sera certains de se retrouver, avait dit M. Rafat.

Après trois heures dans les manèges, les poches vides et fatigués de tout ce vacarme, les enfants se rendirent directement au lieu de rendez-vous. En s'approchant, ils découvrirent que le pylône ressemblait au poteau métallique haubané surmontant la gendarmerie de Château-Pontille. C'était probablement un poste de police.

— C'est écrit au-dessus de la porte. Voyons de plus près...

— Radio-Ferédir FM106 ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— C'est la radio locale que maman écoute depuis un bon mois. C'est que des trucs pour les grands !

Intriguée, Laure pressa son visage contre la vitre teintée.

— Il y fait clair comme dans le train-fantôme. « Allo, allo, ici Radio-Ferédir, nous entendre est un plaisir ». Ferédir, Ferédir, je me demande ce qu'ils fabriquent là-dedans !

— On cause là-dedans et surtout on fait causer !

Un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, cheveux longs visage rieur, venait d'ouvrir la porte.

— Radio-Ferédir, nous entendre est un plaisir... Joli slogan, pas mal du tout pour quelqu'un de ton âge. Vous connaissez notre station ?

— On a entendu parler de vous par notre mère...

— Nous ne sommes pas encore très connus mais il y a un début à tout. Vous aimeriez visiter ?

Laure regarda sa montre. Ils étaient très en avance et leur père serait certainement en retard. Et quand il avait le nez dans les accessoires de toutes sortes, on n'en sortait pas ! Le jeune homme avait l'air sympathique et c'était une occasion inespérée de faire connaissance avec le petit bonhomme qui se cache dans le poste.

Elle prit son frère par la main et ils suivirent leur guide.

— Que faites-vous exactement ici ? demanda-t-elle.

— C'est moi le technicien. Je m'occupe des appareils et des disques mais je suis aussi la troisième oreille de la journaliste. Elle organise le programme de l'émission avec les interviews en direct, ses commentaires personnels, les enregistrements intérieurs et surtout extérieurs.

Le technicien est un peu le metteur en scène. J'arrange tout ça avec les indicatifs, les pauses et les illustrations sonores pour que ça s'enchaîne bien et que ce soit agréable à l'oreille de l'auditeur. L'essentiel de mon travail, c'est de faire la toilette des enregistrements, c'est-à-dire leur montage. Je coupe, je raccourcis, je nettoie, je suis l'homme au chronomètre et aux ciseaux, le détergent de la bande magnétique !

Il éclata de rire.

— Je m'appelle Edgard, Ed pour les amis, l'homme aux ciseaux et au ruban adhésif, mais pas de vulgaire scotch, du spécial professionnel avec très peu de colle pour ne pas coller les spires entre elles sur les bobines. En plus, cet adhésif est blanc pour repérer facilement les collages. Il faut couper pour ne pas dépasser le temps prévu, retirer les « euh... », les hésitations, les mots et les phrases superflus avec ces ciseaux en alliage spécial qui ne prend pas l'aimantation. Avec des ciseaux ordinaires, on risquerait d'avoir des bruits parasites à l'endroit des coupures.

Chacun a ses petits trucs pour faire le montage. Ce qui compte c'est d'aller vite parce qu'il faut être drôlement expéditif dans ce métier quand l'heure de l'émission approche. Justement, ne traînons pas, avancez s'il vous plaît !

Il fit passer les visiteurs devant lui.

- Ici, c'est la cabine d'enregistrement. Dans les grands centres, ça s'appelle le pupitre. Deux magnétophones qui font lecture et enregistrement. Sur le premier je pose les bobines pour l'émission du soir. De ce côté, deux tourne-disques pour le départ de l'indicatif et les pauses sonores.
- Cette porte est bizarre, fit remarquer Francis.
- C'est une double porte. Nous avons aussi des double-vitres, le studio est insonorisé.
- À quoi sert cette petite lampe ?
- Elle indique à la journaliste si elle peut parler ou non. La lampe verte indique qu'elle doit se tenir prête. Dès que je mets sur la position « micro », la lampe rouge s'allume, c'est à la journaliste de parler.
- Et qui fait les reportages ?
- La journaliste, bien entendu. En moyenne par jour, deux reportages à l'extérieur et deux interviews à l'intérieur du studio. Ce sont parfois les auditeurs qui proposent un sujet qui les intéresse mais, le plus souvent, c'est l'actualité qui commande : les événements du secteur, les sports, les fêtes. Nous allons commencer bientôt des émissions pour les jeunes et par les jeunes. Enfin nous l'espérons.

Devant la platine à disques, Edgard expliqua comment il mélangeait les différentes sources sonores, disques, enregistrements et micro, afin d'obtenir quelque chose d'agréable pour les auditeurs. Laure manipulait les commandes d'un amplificateur quand une jeune femme entra. Elle posa l'appareil qu'elle portait en bandoulière en s'essuyant le front.

- Ouf ! C'est quand même dans la boîte mais quelle poussière dans ce hall d'exposition et, en plus, ça résonne, ça va pas être fameux !

Elle tendit la bobine au technicien.

- Tu m'arrangeras ça pour demain. Aujourd'hui, c'est presque complet. On bouchera les trous avec de la musique parce que je suis HS !
- Leblond, Michèle Leblond, dit-elle en tendant la main aux enfants. Je suis la journaliste. Edgard vous a fait visiter ? Très bonne idée,

c'est la première fois que nous avons des visiteurs de votre âge. Mais asseyez-vous donc !

Elle leur désignait les chaises autour de la table, devant les micros.

— Ainsi vous avez visité la foire-exposition... D'abord comment vous appelez-vous ?

Apparemment peu intéressé par la conversation, Edgar disparut dans la cabine technique.

Un sac de prospectus à la main, M. Rafat faisait les cent pas devant FM 106 Radio-Ferédir.

— Dix-huit heures passées, maugréait-il. Je n'aurais jamais dû les laisser partir seuls !

— Tu nous attends depuis longtemps, papa ? fit une voix derrière son dos.

Surpris, il se retourna vivement.

— Mais d'où sortez-vous ? Je ne vous attendais pas de ce côté ! Dépêchons-nous, vous me raconterez plus tard.

À la voiture, il tâta ses poches avec inquiétude. Comme d'habitude, il ne trouvait plus ses clés. Son fils en profita pour coller soigneusement un autocollant sur la glace arrière du véhicule : « Radio-Ferédir, votre Ville à Domicile ».

— Venez me voir, j'ai deux mots à vous dire ! ordonna Mme Rafat à ses enfants dont elle venait d'entendre les pas dans la cuisine. Un peu inquiets, ils s'approchèrent de la table du dîner.

— Montre-moi ton bleu au ventre, Francis, fit-elle d'un air fâché. Je t'ai toujours dit que je ne tenais pas à te voir monter dans les autos-tamponneuses, c'est dangereux ! Et toi, Laure, tu t'es alourdie la tête dans les montagnes russes. J'espère qu'il te restera assez d'énergie pour les menus travaux qui suivent le dîner !

— Et l'hélicoptère, c'était bien ? Et les petits points de lumière comme de la neige ? rugit Julien, leur petit frère, en courant autour de la table.

Sa mère mit un doigt sur sa bouche pour exiger le silence.

Qui leur avait conté tout cela ?

Certainement pas leur père à qui Laure et Francis n'avaient d'ailleurs donné aucun détail. Abasourdis, ils commencèrent à dîner en silence. À leurs regards interrogatifs, Mme Rafat approcha son petit doigt de son oreille, geste qu'elle faisait quand ils étaient petits et qu'ils se demandaient comment elle avait bien pu deviner leurs petits secrets. Elle tapotait aussi la poche de son tablier, ce qui faisait pouffer de rire le benjamin.

— Le mystère est ici, vilains désobéissants. Et je m'adresse aussi au vilain papa. Vous aurez la clé une fois la vaisselle rangée parce que si on commence à parler de tout ça maintenant...

— Maman a eu la bonne idée d'appuyer sur la touche « enregistrement » s'enthousiasma Francis. Sans elle on n'aurait pas eu la moindre trace de l'émission et on n'aurait pas pu la faire entendre à...

— Ferme ton clapet, ordonna sa sœur. Je veux écouter encore une fois !

« ...puisque, je vous le rappelle, nos invités sont âgés de onze et huit ans. Laure et Francis, à quoi vous êtes-vous le plus intéressés, les meubles, le jardinage, le plein air ?

— Ah non, pas du tout ! Nous avons passé l'après-midi à la fête foraine, dans les manèges. Nous avons commencé par les chevaux de bois.

— De vrais chevaux de bois ?

— C'était plutôt des voitures futuristes, des bus et des avions. Nous sommes montés dans un hélicoptère, on décollait en tirant sur le volant, on descendait en poussant mais ça ne durait pas longtemps ! J'avais un peu honte à onze ans de m'amuser là-dedans. Si un copain de cinquième m'avait vue, il se serait payé

ma tête ! J'ai même attrapé la queue du Mickey. Comme c'était moi la plus grande, ça aurait pu durer longtemps. Alors on est parti plus loin.

- Et toi, Francis, ça te plaisait ? demanda la journaliste.
- Ce qui m'a plu, c'est le château hanté : on monte des escaliers et on est dans le noir. Des toiles d'araignées nous frôlent, des mains de sorcières, plein de choses qui font peur !
- Et tu avais peur ?
- Si j'avais été tout seul... mais pas avec ma sœur ! Après, nous avons fait des tours d'autos-scooters.
- Tu sais conduire ?
- Au début, je tournais sur place. Et puis ils s'y sont mis à deux, un derrière, l'autre devant et vlan ! Le volant dans le ventre, j'ai un de ces bleus !
- Laure s'est fait mal aussi ?
- Ah moi, ça me plaît ! On peut faire ce qu'on veut et si on casse quelque chose, on ne paie pas. Si on s'amuse à ça dans la rue, on paierait les dégâts !
- Êtes-vous allés dans d'autres manèges ?
- Dans les montagnes russes, l'Everest, ça s'appelle. On roule de plus en plus vite, ça se penche et ça se redresse brusquement. Ceux qui sont quatre, ils sont bien serrés mais nous, on n'était que deux. Alors ça nous projetait sur le côté, ça m'a alourdi la tête !
- On voyait plein de petits points de lumière qui couraient, ça faisait comme de la neige !
- Que d'émotions ! Laure et Francis merci. Nous invitons les jeunes à suivre votre exemple et à venir nombreux à cette fête foraine si bien pourvue en attractions de qualité. Passons aux nouvelles artistiques. Tout d'abord une dépêche concernant le rolker castelpontois Picking-Vé : à la fin de sa tournée américaine, il aurait quitté son groupe sans explication. Ses fans s'inquiètent, les médias s'interrogent...

Chapitre II.

À cette heure matinale, les tonneaux des caves Coulon écoulaient déjà leurs eaux de rinçage pourpres dans le caniveau de la rue Paul Huet. Quelques feuilles y voguaient, vaisseaux pas si dérisoires car ils vous transportaient au-delà des toits d'ardoises vers quelque mer colorée où écumaient toutes les teintes de la ville.

Des moineaux se disputaient un croûton. Ils s'envolèrent à l'approche de la collégienne et reprirent derrière elle leur petit-déjeuner hargneux.

Après le coin du mur penché au crépi éclaté laissant apparaître le tuffeau buriné par des siècles d'intempéries, le quartier ancien perdait pied devant la ville nouvelle où le fil à plomb, le niveau et le cordeau refusaient toute fantaisie au paysage. Le dandinement des cartables et des sacs sur le dos des collégiens se fit plus nombreux.

— Les dos bombés de bisons en fuite, imagina Laure, pensant aux vagues images d'un western...

D'amicales bourrades la firent vaciller, des claques complices s'abattirent sur son cartable.

— Alors, t'as apporté la queue du Mickey ? La queue du Mickey, à ton âge, t'as pas honte ?

On avait donc beaucoup écouté Radio-Ferédir!

Laure fut obligée de conter le rendez-vous devant le bâtiment à la grande antenne, la visite du studio, la farce de la journaliste et du technicien : les avoir fait asseoir devant le micro et avoir diffusé sans les prévenir leurs propos sur les manèges était bien une farce !

— Ah oui, ton frère et toi vous étiez bien naturels, très décontractés, valait mieux pas vous prévenir. On a bien rigolé en vous écoutant ! Tu crois que les profs vont nous laisser écouter l'enregistrement ?

Les files bruyantes franchirent les grilles du C.E.S. Une haute silhouette veillait, agitant des clés dans sa main droite. Le

piétinement innombrable disparut. Une journée pas comme les autres commença.

À la maison, au déjeuner, les commentaires reprirent de plus belle...

- La maîtresse m'a fait dessiner le plan du studio au tableau : les amplis, le pupitre avec les micros, la console avec les curseurs, les parois d'insonorisation et tout le reste. Elle demande si on pourrait lui prêter la cassette. On fera une enquête sur les moyens d'information, le métier de journaliste et celui de technicien. Moi, je préférerais être technicien...
- Nous, le prof de biolo n'a pas voulu écouter la cassette aujourd'hui et a profité de l'occasion pour nous resservir son baratin au sujet des expériences sur les animaux de laboratoire. Son attraction préférée, c'est le Palais des Glaces parce que les gens tâtonnent là-dedans comme les rats dans un labyrinthe et ce serait bien si on pouvait y égarer les gens pour de bon, pour qu'ils voient ce que c'est. Bref, on n'a pas pu éviter l'interro écrite.
- La maîtresse a dit aussi qu'il faudrait se procurer des articles sur la foire-expo, savoir d'où viennent les exposants, s'intéresser aux artisans et industriels présents et aussi d'où sont les visiteurs. Elle a dit que ce serait bien de visiter la station de radio... Moi, je voudrais...
- Tout cela est passionnant mais j'en ai oublié d'écouter les résultats sportifs locaux, dit le père de famille. Il n'est peut-être pas trop tard...

Mais il était trop tard : Michèle Leblond faisait part d'un bruit qui courait en ville. Un musicien aurait reçu une carte de Picking-Vé : « Cartagena, un musée à ciel ouvert, son sable fin, ses eaux turquoises, ses fogatas enflammées, ses cumbias endiablées et autres musiques colombiennes... ».

En posant dans l'entrée son panier lourd des provisions du dîner, Mme Rafat se crut à l'épicentre d'un tremblement de terre. Le plancher du premier étage résonnait sourdement : meubles déplacés, galopades, ordres, exclamations, cris...

- Maman, nous installons Radio-Tantinet ! annonça Francis.
- Un peu moins de vacarme s'il vous plaît. Mais pourquoi « Tantinet » ?
- C'est le nom du journal que l'on écrivait en vacances avec notre cousine Odile. Elle avait trouvé ce nom-là... ça veut dire « un peu, une petite quantité » parce qu'on écrivait beaucoup d'articles mais ils étaient très courts.

À peine rassurée, la maman pénétra dans la chambre.

- Ici, le pupitre du technicien avec tous ses boutons, les petites lumières, les amplis, les appareils d'enregistrement, les haut-parleurs et la table du journaliste avec le micro.

La visiteuse ne voyait que quatre valises debout, deux tables de chevet côte à côte, quelques cartons vides avec des cercles gradués dessinés au feutre. Des disques, de véritables disques donnaient un air d'authenticité à ce rassemblement hétéroclite. Enfin, probablement seul accessoire indispensable, le radiocassette de la cuisine trônait au milieu de la table du journaliste.

Nadia et Éric, leur amis depuis la maternelle, traçaient un écriteau sur un couvercle de boîte à chaussures : « Radio Tantinet, on enregistre, silence SVP ! ».

Un doigt sur les lèvres, Francis fit asseoir sa mère et le petit frère Julien car on manquait d'invités. Et puis les courses que le petit organisait avec ses voitures miniatures pouvaient être considérées comme un sport après tout.

- Éric et moi, nous sommes les journalistes, décida Laure. Francis, tu es le technicien mais on t'interviewera quand même sur les sports. Toi, Nadia, tu as dit que tu viendrais parler de la météo et des fêtes. Au micro, Poireau Darmor et Michèle Leblond ! En place !

Le technicien enclencha le magnétophone et se plaça en face du micro.

- Qu'est-ce que vous pratiquez comme sport ?
- Je pratique le football. Cette année, notre club a gagné avec 113 buts et neuf points d'avance.

- 113 buts tu y vas... vous y allez un peu fort. À quelle place jouez-vous ?
- Arrière-droit.
- Alors tu... pardon, vous dégagez le ballon ?
- Oui.
- Passons aux sports automobiles. M. Julien, vous êtes un spécialiste des petites autos. À quel âge avez-vous commencé ?
- À un an.
- Fais une phrase !
- J'ai commencé à un an.
- Vous êtes précoces. La voiture qui passe dans la rue, qu'est-ce que c'est ?
- Je n'ai pas eu le temps de la voir, elle est passée.
- Bon, passons. Vous voulez toujours devenir mécanicien ?
- Non, c'est trop fatigant, je veux rester fils.
- Les vacances maintenant. Où êtes-vous allé en vacances ?
- Je suis allé à Romance et au bord de la mer. On y a fêté mon anniversaire.
- Avez-vous eu un cadeau ?
- Oui, mais je n'en parle pas parce qu'il est cassé.
- Elle était bien la plage ?
- Oui, il n'y avait pas trop de monde. Je me suis bien amusé avec ma cousine Nanou, elle a les cheveux jusque-là !
- Merci beaucoup. La météo, s'il vous plaît !
- Tu sais pour la météo, je n'ai pas eu le temps de préparer de petits papiers, alors...
- Eh bien, nous vous écoutons.
- La météo : de la pluie tiède sur le nord, du soleil sur la côte d'Azur et des pluies fraîches sur le sud-ouest, en particulier sur la Touraine.

Assis en tailleur derrière un « ampli », le technicien intervint :

- Dis-donc, la Touraine c'est pas dans le sud-ouest !
- Tais-toi, pas d'interruption à l'antenne ! Parlons des fêtes. Nadia, reviens puisque tu es l'organisatrice des fêtes. Quelles sont les festivités accompagnant la foire-exposition ?
- De la musique, des chants, un feu d'artifice, des jongleurs et je ne me rappelle plus.

— Bon, il faut aller voir ça ! Eh bien, mes chers auditeurs nous allons vous quitter pour aller faire un tour de manège. L'équipe de Radio Fe... de Radio-Tantinet vous dit au revoir !

La porte du « studio » s'ouvrit doucement.

Ô surprise ! Une authentique journaliste, Michèle Leblond en personne, entra, suivie de M. Rafat.

— Nous attendions la fin de l'émission. On ne vous dérange pas trop, on peut s'asseoir ? Je me sens tout à fait à l'aise ici, c'est la même ambiance qu'à Radio-Ferédir.

Les deux adultes prirent place.

— Vous savez, j'ai eu beaucoup de peine à vous dénicher. M. Blard, le principal de votre collège ne voulait pas me donner votre adresse, il ne voulait vraiment rien savoir et il agitait ses clés presque sous mon nez ! Heureusement, il vous avait entendus à la radio mais j'ai dû malgré tout lui montrer ma carte de presse. Quand j'ai parlé d'un éventuel partenariat avec le collège, quelque chose comme Radio-collège, il a enfin cessé d'agiter ses clés. C'était gagné !

M. Rafat approuva d'un hochement de tête.

— Avant tout, il faut dire que vos commentaires sur la fête foraine ont beaucoup plu, poursuivit la journaliste. J'ai reçu pas mal d'appels téléphoniques. Votre participation n'était pas volontaire mais avouez que c'était beaucoup mieux ainsi. L'affaire était d'ailleurs totalement improvisée : vous étiez devant le micro, Edgard m'a fait un signe... Pour moi, c'était une nouvelle expérience, jamais je n'aurais pensé que des enfants de votre âge soient capables de s'exprimer aussi librement et avec autant d'à-propos. Allons au fait : je vous propose de faire de la radio avec nous, de la vraie radio, pas du travail d'amateur !

Elle se tourna vers M. Rafat,

— Votre papa est d'accord à condition que ça reste un amusement et que ça ne nuise pas à votre travail de classe.

D'un geste théâtral, elle posa un étui de cuir noir sur la table.

- Un Miratophone, œuvre de l'artisan génial Gilbert Mirasson. Moitié moins lourd que le gros radiocassette de Radio-Tantinet, microémetteur donc pas d'ennuis de câble. Il fonctionne avec des cassettes du commerce mais haute-fidélité professionnelle grâce à une tête de lecture extra et à une vitesse de lecture doublée. Bien entendu, la piste couvre toute la largeur de la bande et non la moitié.
- Et si nos loustics le cassent ? s'inquiéta M. Rafat.
- Il a été conçu pour des conditions extrêmes, du tout terrain en quelque sorte. Ensuite, j'ai confiance : si ce travail les intéresse, je sais qu'ils en prendront soin.
- En somme, on pourra jouer à la radio pour de bon, jubila Laure.
- Exactement. Vous choisirez les personnes et les sujets qui vous intéressent. Si tout va bien, je vous réserverais d'abord cinq minutes dans Jeunes-Mercredi. Peut-être pourrez-vous ensuite intervenir plus largement dans les programmes.

La journaliste posa un paquet sur la table.

- Voilà dix cassettes pour vos premiers essais. Si on descendait dans la cour pour voir ça ensemble. Ah, j'oubliais...

De son porte-document, elle sortit une enveloppe contenant un feuillet.

- Un poème non signé. Probablement un de ces écrivains amateurs comme il en existe partout. Directement dans notre boîte à lettres sans un mot d'explication. Voyons cela...

Oiseaux de printemps

*Chacun lisse ses plumes et sa voix
Et secoue
Ses ailes et son cœur engourdis
Au cas où
Au cas où le mauvais Père Hiver
Aurait vidé son sac à misères
Jusqu'au bout.*

*Nous affutons nos ongles et notre bec
Outils de jardin
Pour changer enfin du régime
Miettes de pain
Des aumônes aux fenêtres fermées
Des boules de graisse en filets
Avec des grains.*

*Nous aimons les bêches et les pioches
Les frais semis
Et picorer dans les sillons
De nos amis
Et voir avec quelle ardeur
Ils tirent la corde de leurs moteurs
Cinq mois endormis.*

*Pour nourrir entre les feuilles
Nos oisillons
En des nids tièdes et doux
Nous payons
Poiles de chats et poils de lapin
Brins de laine, de coton et les crins
Avec des chansons*

Car en hiver nous répétons en secret

*Nos ritournelles
Pépiements d'Avril et de Mai
À nous le ciel
Avec nous très cher Printemps
Ouvre dans la douceur du vent
Tes ailes !*

—C'est peut-être quelqu'un de la Coterie Poétique. Ils organisent un concours tous les ans...

—Très bonne idée. Diffuser de la poésie à la radio, je n'ai rien contre à condition de pouvoir mentionner le nom du poète. Nous allons essayer de nous montrer à la hauteur en rédigeant une petite demande que vous porterez à un responsable de la Coterie Poétique. Ils l'afficheront.

Un quart d'heure suffit à mettre en commun les trouvailles de chacun :

Oiseau de printemps
Vous qui êtes aussi porte-plumes
De qui êtes-vous les enfants ?
De quelqu'un , de quelqu'une ?
À celui qui vous a écrit
Nous voulons faire
Un compliment sincère,
À toutes ailes, portez-le lui !

À l'émission du soir, il fut encore question de Picking-Vé. Au cours de sa tournée américaine, il avait quitté ses musiciens sans rien dire de ses intentions. Ils le savaient fatigué de ces tournées trop chargées. Il était cependant trop tôt pour s'inquiéter vraiment.

Il y avait aussi cette carte postale postée de Cartagena en Colombie dont on parlait en ville mais impossible de savoir qui l'avait reçue.

—Si le destinataire pouvait avoir l'amabilité de téléphoner à Radio-Ferédir, nous en serions très heureux, avait conclu la journaliste.

Chapitre III.

Un escalier métallique permettait autrefois d'accéder au premier étage par l'extérieur. La porte ayant été murée. M. Rafat fit appel au serrurier, M. Boinot, afin qu'il le supprime. Francis pensa que l'occasion était bonne de mettre le Miratophone à l'épreuve. Aussi demanda-t-il à l'homme de l'art de bien vouloir répondre à quelques questions. Il griffonna hâtivement un questionnaire : les outils utilisés, la manière de s'en servir, les précautions à prendre, les travaux entrepris...

Le soir, à l'heure de ranger les outils, il était là, le Miratophone en bandoulière.

— Ton micro n'est pas en état, tu as perdu le fil, se moqua M. Boinot. Tu fais un drôle de reporter !

Francis expliqua le fonctionnement de l'appareil et lui fit une brève démonstration.

— Eh bien, ce n'est pas une casserole, admit le serrurier. Je t'écoute.

— Est-ce que votre métier est dangereux ?

— Comme dans tous les métiers, il y a des précautions à prendre. Quand on pose des escaliers, on travaille quand même à plusieurs mètres de hauteur, il ne faut pas se trouver en porte-à-faux. La tronçonneuse, les cisailles, la soudure sont des outils dangereux si on ne prend pas les précautions nécessaires.

Pendant une vingtaine de minutes, M. Boinot expliqua le poids du fer, « le sable dans les yeux » pendant vingt-quatre heures, éblouissement violent par l'arc électrique, si l'on regarde à côté du masque à soudure, la pointeuse, la rouleuse, la disqueuse, la cisaille... Son interlocuteur ne comprenait pas toujours mais il découvrait la passion d'un homme pour son métier, l'orgueil de la chose bien faite et utile à l'existence de ses semblables : le portail, la porte, la grille, l'escalier, la rampe, le balcon...

Pendant ce temps, son ouvrier manipulait les ferrailles de l'escalier démolí qui retentissaient en tombant dans la benne en tôle du camion. Francis s'amusait de voir l'aiguille du niveau

d'enregistrement tressauter nerveusement comme une personne surprise.

C'était le quatrième anniversaire de Julien. Son frère voulut profiter de l'événement pour enregistrer une nouvelle cassette. Au moment de souffler les bougies, on demanda au « grand garçon » ses impressions. Il poussa des cris, prétexta qu'il voulait jouer tout de suite avec ses cadeaux.

Laure décida de ruser. Elle prépara un verre d'eau, quelques pièces de monnaie, un mouchoir et cinq allumettes.

— Approchez Mesdames et Messieurs, clama-t-elle à tous les échos, venez assister au spectacle du merveilleux prestidigitateur Robert !

Ravi, éclatant de rire aux facéties de l'artiste improvisée, le petit ne voyait rien du microphone dissimulé sous une serviette. Il retrouva sa bonne humeur, c'était le moment.

— Tu es grand maintenant ?

— Oui, c'est la soupe qui fait grandir.

— Maman et Papa, comment est-ce qu'ils étaient il y a très longtemps ?

— Ils étaient bébés aussi, j'ai vu des photos. Après, ils se sont mariés. Moi, quand je serai grand, je me marierai avec Annette. Je lui achèterai une robe blanche et je lui mettrai la bague.

— Pourquoi tu veux te marier avec elle ?

— Parce qu'elle est gentille, je l'aime et on pourra avoir des bébés. Quand elle ira à l'hôpital, je resterai tout seul à la maison. Pour avoir des bébés, il faut une petite graine dans le ventre. Quand elle est grosse, c'est un bébé qui va sortir. Maman me l'a expliqué sur une feuille. Pépé et Mémé aussi.

— Qu'est-ce qu'ils ont pépé et mémé ? demanda Francis un peu surpris.

— Ils ont été petit bébé aussi.

— Bien sûr ! Et quand tu auras ton bébé, tu achèteras une maison ?

— Oui, Annette et moi, on la balaiera, on fera les lits, on partira en vacances et je serai pompier !

Pompier ! Depuis presque un an, l'enfant rêvait d'être pompier. Il n'en avait pas toujours été ainsi, bien au contraire. Les feux de

broussailles et de branchages dans le jardin, le rougeoiement vivant des flammes, la morsure des brûlures et la sirène l'impressionnaient.

Lorsqu'il passait devant la caserne des pompiers, il serrait encore plus fort la main de sa mère. Un jour, Jérôme lui avait souri et fait un petit signe de la main. Jérôme, pompier professionnel, consacrait pas mal de loisirs à entraîner les jeunes. Tous l'adoraient et l'appelaient par son prénom.

Ce jour-là, il lavait les voitures et les camions alignés sous le soleil. Le rouge éclatait. Jérôme s'était arrêté un instant, avait souri au petit garçon et fait un signe amical. Le petit avait longuement contemplé le grand homme en bleu à bottes noires, qui savait si bien ensoleiller le rouge. De retour à la maison, il avait déclaré :

— Moi aussi, je serai pompier !

Désormais, Noël, fêtes et anniversaires encombrèrent la table familiale de voitures rouges.

— Si on l'emmenait visiter la caserne pour son anniversaire ? Jérôme ne refuserait pas, c'est sûr.

Car Jérôme était fier de son métier et il acceptait toujours de guider les jeunes qui demandaient à visiter la caserne. Francis prit rendez-vous pour le samedi suivant. Leurs amis, Éric et Nadia les accompagneraient.

À l'émission de 12h45, la journaliste parla longuement de ce que France Presse ne savait pas de l'absence de Picking-Vé, appelé Védy -son surnom d'enfance- à Château-Pontille.

Elle n'avait recueilli aucune information à propos de sa soi-disant carte postale de Cartagena reçue par un ami musicien. « C'est un bobard » avait simplement répondu celui-ci. Michèle se contenta de rappeler quelques détails de la jeunesse de Védy et de ses débuts musicaux. À quatorze ans, Védy jouait de la guitare sur les bancs ou dans la gare avec un chapeau à ses pieds où tintaient parfois des pièces de monnaie.

D'une cave où il jouait avec une bande de copains sortit le rolk, fruit d'un travail obstiné chez Sylvain Léonard, homme à tout faire de l'art musical, depuis la fabrication et la réparation d'instruments jusqu'aux concerts dans les manifestations locales. Avec son meilleur élève, Védy, il rencontra un jour un producteur à la recherche de sons nouveaux. Le rolk prit alors son essor. Cette passion de la musique et le succès avaient-ils conduit Picking-Vé trop loin ? Les Rafat, comme bien des Castelpontois, étaient inquiets.

En passant devant la maison de M. Léonard, les jeunes chasseurs de sons firent une pause. Un écriteau surmontait la porte : « *Leçons de mandoline, banjo, guitare et violon. Limonaires, orgues à cartons perforés : réparation, entretien et vente.* » À la saison des fenêtres ouvertes, les passants s'arrêtaient pour l'écouter. Mais aujourd'hui, il jouait d'un instrument inconnu. Cela rappelait l'orgue de l'église mais dans une tonalité et une couleur étranges. Les notes s'espaçaient comme si le musicien accordait son instrument. Le preneur de son enclencha le Miratophone.

Depuis des années, des entreprises travaillaient à la restauration des maisons les plus remarquables du quartier médiéval du Grand-Carroi. Des échafaudages escaladaient les façades à pans de bois. Des tas de sable, des pierres taillées et des pièces de bois encombraient les rues étroites. Ce jour-là, des ouvriers portugais pavaient une impasse. À l'aide de cordeaux, ils alignaient les pavés sur une couche de sable puis à coup de maillets, ils les dressaient de niveau. On s'interpellait dans une langue venue de loin, on chantonnait en faisant aller et venir les outils. Là encore, le Miratophone ouvrit tout grand son oreille électronique.

La petite troupe arriva enfin à la caserne des pompiers. Huit larges portes s'ouvraient sur la rue. Les véhicules se tenaient là, dans l'ombre, prêts à bondir.

— Tu crois qu'ils feront fonctionner la sirène ? s'inquiéta Julien en serrant la main de son aînée.

Jérôme les attendait. Les képis juchés sur les casques étincelants, les vestes de cuir noir, les ceinturons avec la piquoise - cette clé qui sert à verrouiller les tuyaux entre eux-, les bottes

noires ; les tenues de feu, rangées dans des casiers en bois accueillèrent les visiteurs à l'entrée. Jérôme leur expliqua que les pompiers revêtaient à l'occasion d'autres tenues pour d'autres tâches, telles que les destructions des nids de frelons ou les interventions en milieu humide.

Il leur montra les camions citernes avec leurs tuyaux soigneusement enroulés, les fourgons, la vieille échelle à main, la nouvelle échelle de vingt-quatre mètres entièrement automatique, l'électro-ventilateur qui permet de chasser la fumée et d'éclairer les lieux où les pompiers doivent travailler.

- Est-ce que tu as C35 ? demanda Julien.
- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Jérôme.
- Une sorte d'ambulance rallongée.
- Eh bien, tu t'y connais pour un petit bonhomme de quatre ans ! s'amusa le pompier, admiratif.

Julien avait repéré ce véhicule dans un catalogue qu'on lui avait lu et il comptait bien l'avoir un jour dans sa collection !

Porté à bout de bras, il osa s'asseoir au volant d'un véhicule à hautes roues, un tout terrain pour combattre les feux de forêt. Quelle allure bizarre il avait ce camion ! Jérôme leur raconta les fougères sèches et les ajoncs incendiés, le vent violent qui fait courir le feu plus vite que l'homme et les véhicules, le vent contraire dans les sapins qui retourne la flamme, brûle le visage ou l'homme tout entier. Il dit aussi l'homme vainqueur, les arbres sauvés et la forêt toujours vivante.

Alors qu'ils allaient sortir de la caserne, Éric désigna une sorte de sac accroché à la paroi. L'air interrogatif, il se tourna vers Jérôme.

- Rien à voir avec le métier de pompier, c'est mon parachute...
- Parce qu'en plus tu es parachutiste... ?
- Je suis encore un débutant et ne pourrais pas vous dire grand-chose là-dessus. Mais je vous ferai connaître mon vieux copain Siéky qui prépare un record de France de chute libre !

Les jeunes reporters levèrent les yeux vers les nuages. Peut-être s'envoleraient-ils un jour là-haut avec leur micro !

Un violent coup de frein crissa dans la cour, Sébastien, le champion cycliste Castelpontois, descendit précipitamment de sa machine et fit signe à Jérôme de s'approcher.

Paraissant très excité, il lui parla à voix basse. On comprit seulement qu'il était question de Védy-Picking-Vé. Le sapeur-pompier poussa plusieurs fois des exclamations de surprise. Il fit un rapide signe d'adieu à ses jeunes visiteurs et s'éloigna avec son camarade cycliste, du pas que l'on prend pour une affaire urgente.

Chapitre IV.

Les très jeunes journalistes de Radio-Ferédir, en habitués des lieux, entrèrent dans le bureau de Michèle Leblond. Celle-ci contemplant une enveloppe d'un air songeur. Elle y écrivit la date de réception et la rangea dans le tiroir étiqueté « Divers sans intérêt immédiat ».

- Deuxième envoi de notre mystérieux poète-jardinier que j'imagine affairé dans son paradis de verdure, trop occupé pour venir présenter et dire ses œuvres. C'est dommage mais rien ne presse. On finira bien par mettre la main dessus. Écoutez-moi ça...

La jardinière et le poète

*Si j'étais courageux, je rejoindrais ma douce
Très tôt au jardin où l'herbe s'amoncelle
Pour l'entendre se réjouir des jeunes pousses
Ou d'une friche changée par magie en belle parcelle.*

*-Très chère, comment est-ce que tu colores les pétales ?
Le poireau et l'oignon sont-ils des espèces cousines ?
Le chèvre-feuille est-il animal et végétal ?
Les plantes poussent-elles mieux en priant Sainte-Catherine ?*

*Parle-moi de l'ombre, de la lumière, de l'eau du ciel,
De la terre avec tous ces dévoués lombrics,
Des mystères de ces gestes éternels
Qui nourrissent le sol, régaland le corps et l'esprit...*

*Ma fée du jardin par tous les temps si alerte
Me tend des outils que seules connaissent les fées
À moi l'écrivillon aux mains point vertes
Quand le soleil tarde à embellir la journée.*

« C'est de très bon matin que se fait la bonne ouvrage »

*Disait à mon père son voisin Albert Wilmet.
Allons poète, au travail, descends de ton nuage,
L'huile de coude est notre principal secret.*

—Je me demande lequel a le plus de chances : le poète qui a pour compagne une fée du jardin ou la compagne à qui son poète pose de telles questions... Qu'en pensez-vous les Asmics ? Aidez-vous vos parents dans, et autour de la maison ? Vous devriez faire une enquête là-dessus auprès de vos camarades. Très bon sujet pour Jeunes-Mercredi...

Dans l'immédiat, afin de montrer que nous ne sommes pas nuls en poésie, nous allons rédiger une strophe supplémentaire, comme nous l'avons déjà fait avec « Oiseaux de printemps ». Nous l'afficherons sur le panneau de la Coterie Poétique. Si notre Poète Mystérieux passe par là, il verra que nous sommes disposés à dialoguer.

6eme strophe :

*Binette, bêche, pioche et râteau
Ne sont pas des outils vulgaires.
Comme la poésie, ils savent faire
Avec tout et rien, éclore le beau.
Allez, poète, au boulot !
Signé : Les Asmics (as du micro) et Michèle L.*

Le vacarme des pièces métalliques que manipulait M. Boinot le serrurier-ferronnier emplît le studio. Michèle se boucha les oreilles.

—Bon, y'a du boulot de nettoyage et montage, j'espère que l'on aura un peu mieux que du vacarme de chantier. Mon p'tit Ed, tu as du pain sur la planche ! Autre chose : on me téléphone de Londres, Rome, Oslo, Quito, Memphis, Tokyo au sujet de celui-ci...

Elle désignait une affiche annonçant un concert de Picking-Vé, cheveux très longs, barbe en bataille, larges lunettes noires à branches en or piquées de diamants, en tenue de dieu rolker planétaire.

Les ciseaux amagnétiques à la main, penché sur un magnétophone aux bobines d'une dimension impressionnante, Edgard travaillait à la toilette d'un enregistrement.

- Vous tombez bien les enfants, je fais le montage d'une interview pour la première émission de Jeunes-Mercredi. L'entraîneur de basket parle puis la journaliste :
 - « ...un point noir : la technique. N'est pas technicien qui veut. Il faut absolument envoyer des spécialistes dans nos campagnes.
- Je souhaite que cela se réalise mais voyons quels vainqueurs ce 28 septembre nous a apportés dans les écoles primaires.
- Ben, malgré tout, le basket est en progrès puisque les équipes gagnantes n'ont pas dominé aussi facilement qu'elles s'y attendaient. En ce qui concerne les résultats... »

Edgard appuya sur « rewind ».

- Au début de l'intervention du basketteur, j'ai un « ben » désagréable et je veux supprimer toute la phrase de la journaliste. Alors je libère mes freins, je reviens en arrière. Ici, j'ai mon « ben »... Je coupe la phrase de la journaliste et le « ben » du basketteur. Je recolle à l'adhésif, un petit coup d'ongle, chacun a son petit truc pour faire ça. Là, c'est solide. Maintenant le prof de basket parle sans être interrompu :
 - « ... il faut absolument envoyer des spécialistes dans nos campagnes. Malgré tout, le basket est en progrès puisque les équipes gagnantes n'ont pas dominé aussi facilement qu'elles s'y attendaient. En ce qui concerne les résultats... ».
- Quel est le pourcentage de déchets ?
- Si la personne parle bien, il n'y a presque pas de coupures à faire. Mais si je tombe sur quelqu'un qui bégaie, ça fait mal à l'oreille de l'auditeur, alors je coupe au maximum. L'auditeur n'aime pas les longs discours, il veut être informé avec précision mais aussi brièvement que possible. Il faut serrer, raccourcir en tenant compte également de la durée de l'émission. C'est pour cette raison que j'ai toujours un chronomètre.

Après les avoir repiqués sur bande magnétique large, le technicien travailla sur les enregistrements des journalistes en herbe. Désolés, ceux-ci voyaient se réduire la conversation avec le

serrurier-ferronnier : bruits métalliques, frottements des doigts sur le micro, questions mal posées, voix trop lointaines, les déchets s'amoncelèrent dans la poubelle. Quel gâchis ! On put enfin écouter M. Boinot :

- « Est-ce que vous faites des serrures ?
- On n'en fait plus, ça reviendrait beaucoup plus cher que celles de la quincaillerie.
- Est-ce que vous réparez les vélos ?
- Ah, pas du tout ! Il nous arrive de faire des soudures pour rendre service mais ça s'arrête là.
- Est-ce que vous faites des boîtes aux lettres ?
- Non, non, on s'amuse pas à ça ! »

Ces réponses négatives ne valaient pas la peine d'être conservées. Ciseaux, adhésif ! Finalement le chrono indiqua une minute quarante sur environ vingt minutes de prise de son...

À l'écoute de l'anniversaire de Julien, le visage d'Edgar s'éclaira, tant le progrès était sensible. La visite de la caserne des pompiers lui rendit définitivement sa bonne humeur car l'équipe de reportage s'était montrée à la hauteur : six minutes vingt secondes de bonnes sur trente-deux minutes et vingt-sept secondes d'enregistrement !

- Passe-moi la fin, demanda Michèle. La fin, c'est important...
- « Est-ce qu'il faut beaucoup de courage ?
- Rien que pour monter en haut de l'échelle de 24 mètres, il faut déjà ne pas avoir le vertige. Intervenir dans la fumée avec les risques d'asphyxie ou plonger dans une eau trouble n'est pas facile non plus. Il faut du courage mais surtout beaucoup d'entraînement et de discipline.
- Est-ce que tu as déjà sauvé quelqu'un d'important ?
- Dans ces cas-là, on ne regarde pas si les gens sont importants ou non, s'ils sont riches ou pas. On fait tout pour les tirer d'affaire.
- Est-ce que ton métier te plaît ?
- Ah mais bien sûr, énormément. C'est un métier qui nous permet de rendre service aux gens et c'est particulièrement agréable. »
- Vous avez vraiment bien travaillé, se réjouit Michèle. Nous allons mettre les pompiers « au frais », on les passera au cours de la

semaine de la sécurité avec une bobine déjà en réserve sur les précautions à prendre à la maison. Vous avez autre chose ?

La musique enregistrée à travers la porte de Léonard l'étonna beaucoup : de l'orgue de Barbarie ou du Limonaire mais avec un son pas courant. La restauration du quartier médiéval fournirait quantité de sujets de reportages du plus grand intérêt. Magnifique ! Jeunes-Mercredi allait pouvoir démarrer sur les chapeaux de roues !

Grands et petits choisirent ensemble un court extrait des bobines étiquetées « illustrations sonores » : de jeunes flûtistes de l'École de Musique interprétant un arrangement sur un tube de Picking-Vé. Ce serait l'indicatif de Jeunes-Mercredi.

Ce mercredi commença de façon très ordinaire.

- Francis, s'il te plaît, le cabas est accroché à la poignée de la porte de la cuisine. Tu y trouveras une liste d'achats à faire chez M. Verrault, le charcutier.
- Mais maman, nous devons aller au Vieux Carroi chercher des sujets d'enregistrement et passer chez M. Léonard qui a un orgue de Barbarie ou un Limonaire on ne sait pas encore...
- Et bien M. Verrault adore parler de son métier et encore bien plus de ses passe-temps. Tu n'as qu'à mettre le Miratophone dans ton cabas. Préviens ta sœur, je suis certaine que vous ne regretterez pas le détour.

À cette heure matinale, les clients ne se pressaient guère dans la charcuterie. M. Verrault ne se fit pas prier.

- Comment avez-vous eu l'idée de faire ce métier ?
- Ça m'est venu comme ça, à voir le tueur de cochons venir chez mes parents.
- Depuis quand faites-vous ce métier ?
- J'ai commencé à quatorze ans et j'en ai quarante-cinq, tu n'as qu'à faire le calcul.
- Combien d'heures travaillez-vous par jour ?

- En été, je commence à six heures, parfois à cinq et je finis par certaines fois à vingt-et-une heures.
- Votre métier vous plaît-il ?
- Oui, il me plaît. C'est beaucoup de travail mais nos produits sont appréciés et nous avons de bonnes relations avec nos clients. C'est le côté le plus agréable.
- Comment faites-vous les rillettes ?
- Écoutez les enfants, puisque nous avons le temps, je vais vous montrer quelque chose de plus intéressant que les rillettes.

Il verrouilla la porte du magasin, y accrocha un écriteau et fit signe à ses jeunes clients de le suivre à l'arrière de la maison. Quelle surprise ! Certainement la plus extraordinaire de leur brève carrière de journaliste !

Des étagères superposées couvraient les quatre murs de la pièce. Malgré leur épaisseur, elles ployaient sous la charge d'une multitude de pierres préhistoriques soigneusement rangées. Les plus grosses mesuraient environ 30 cm de long, les plus petites ne dépassaient pas les 2 cm. Au centre, une table disparaissait sous l'abondance des silex taillés.

- Vous avez sur cette table les 401 pièces que j'ai trouvées dans mon jardin sur 150 m de long maximum et sur une vingtaine de mètres de large. Deux cent mètres plus loin, il n'y a plus la moindre pierre.
- Celles-ci ont une forme curieuse.
- Oui, c'est sans doute le fait d'un ouvrier préhistorique qui avait découvert que cette forme recourbée comme une serpette convenait mieux pour certains travaux. On ne trouve en effet de ces serpettes que dans mon jardin et pas ailleurs.
- Et pourquoi dans votre jardin ?
- Je suppose que c'était un endroit facile à défendre où un petit groupe d'individus s'était établi. Vous remarquerez qu'il fait une sorte d'éperon entre la rivière et le petit ravin.
- Comment vous êtes-vous intéressé à ces pierres ?
- C'est d'en avoir trouvé chez moi, pardi ! Ensuite, j'ai adhéré à la société archéologique de Touraine, ce qui m'a permis de rattacher mes pièces aux grandes périodes identifiées par les préhistoriens et de participer à des rencontres avec des spécialistes. Et je continue

à en chercher, avec mes bottes, ma canne et ma musette, autour de Château-Pontille.

Micro-burins, grattoirs, pics, flèches à tranchant transversal, coups de poing, chaque pièce était pourvue d'une inscription à l'encre de chine précisant la date et le lieu de la trouvaille. Le collectionneur expliqua comment chacune était façonnée par percussion, finie au retouchoir et polie sur un bloc de grès creusé de profondes rainures.

- Qu'est-ce que ces outils peuvent nous apprendre sur la vie à cette époque ?
- On peut savoir qu'ils ont habité les lieux où on se promène, vous avec votre magnétophone, d'autres en voiture, moi avec ma musette, ma canne et mes bottes. Par la nature des outils, on peut connaître les besoins qu'ils pouvaient avoir : la chasse, se défendre, se nourrir, les travaux de la terre. Et les pauvres qui ont fait tout ça n'ont laissé de leur passage sur la Terre que le silex, même pas leurs os !

Cette semaine-là, Jeunes-Mercredi fit au moins un auditeur mécontent.

- Ce n'est pas la peine de leur avoir parlé si longtemps pour m'entendre si peu ! maugréa M. Boinot, le serrurier en éteignant brutalement sa radio.

Le charcutier-préhistorien reçut de nombreux appels d'habitants intéressés par sa collection.

À l'écoute de l'instantané sonore de son quatrième anniversaire, Julien déclara qu'il ne se marierait pas avec Annette mais qu'il voulait toujours devenir pompier.

Jérôme se trouvait bien loin et bien au-dessus de son poste de radio. Le vent sifflait à plus de deux cents kilomètres à l'heure autour de son casque. Il flottait merveilleusement en l'air en tendant ses mains vers d'autres mains. Bientôt ce fut un cercle de combinaisons orange claquant dans la même chute vertigineuse. À six cents mètres d'altitude, une secousse brutale lui coupa les épaules et toutes les douceurs de la terre montèrent vers lui. Pas mal pour un « débutant » en chute libre !

Chapitre V.

Aussitôt après l'indicatif de son journal du soir, la journaliste lut une carte postale adressée à Radio-Ferédir.

De Vahti, île perdue dans le Pacifique, Picking-Vé rassurait ses amis de Château-Pontille sur son sort : il se reposait sous des cocotiers penchés au-dessus d'un lagon. La nouvelle fut reprise par les médias. De partout, des paparazzis s'envolèrent vers ce lieu où les pistes n'avaient pas vraiment les moyens d'être des pistes d'atterrissage.

Les quatre petits radioreporters avaient choisi de se nommer les « Asmics », pour « as du micro » afin de constituer un groupe auquel pourraient se joindre d'autres enfants car la moisson de documents et de témoignages sonores se montrait pleine de promesses.

Accompagnés de leur amie Muriel, les Asmics poussèrent donc la porte de l'atelier de M. Léonard. Il montra à ses visiteurs une longue table encombrée de roues dentées et engrenages divers, de courroies, de soufflets de cuir.

— Je vous expliquerai à quoi servent ces pièces. Mais avant, il faut voir et surtout entendre fonctionner cet appareil.

C'était une sorte de meuble décoré de fleurs jaunes, bleues et pourpres sur un fond crème. Une extrémité supportait une cymbale et un tambour dont la peau s'ornait de dahlias entrelacés et de pivoines. La paroi verticale surmontée d'un front arrondi sculpté contenait un alignement de tubes carrés en bois verticaux dont la longueur allait graduellement d'environ vingt centimètres à plus de soixante.

— Ce sont les instruments. Les soufflets y envoient de l'air et y produisent les sons. Qu'est-ce que vous lisez sur le fronton arrondi ?

— « Limonaire Frères »... Cet instrument est originaire du Limousin ?

— Pas du tout, c'est le nom des fabricants d'orgues. Cet appareil date de 1910. Dans la boîte à touches, j'ai découvert cette inscription : « Monté par Auguste Moglia le 24 octobre 1910 ». Chaque ouvrier

avait sa spécialité : certains faisaient les soufflets, d'autres les boîtes à touches, d'autres les caisses, d'autres les pièces de précision...

- Vous l'avez depuis longtemps ?
- Je l'ai acheté il y a dix ans à quelqu'un qui allait s'installer en appartement. Quand j'ai pris ma retraite, j'ai entrepris de le restaurer. Il contient soixante-quatre instruments qui produisent de la musique comme un orgue d'église. Je refais aussi des cartons perforés sur des modèles anciens, je compose des morceaux sur cartons, je fais beaucoup de recherches pour obtenir des sons qui collent mieux avec la musique actuelle. J'ai un apprenti passionné par cette recherche. Voyez, c'est pas forcément un truc de vieux !
- On pourrait le voir travailler ?
- Surtout pas, il n'aime pas être dérangé.
- Vous connaissez Picking-Vé ?
- Cette question vaut son pesant de boîte à clous ! Il m'appelle Tonton Léonard ou son papa en musique. En quelques mois, il a appris bien plus que d'autres en une vie. Surdoué, passionné et travailleur !
- Avez-vous des nouvelles ?
- Je suis son « papa en musique » alors tu penses bien que...

Deux violents coups de marteau retentirent dans une pièce au bout de l'atelier.

- L'apprenti s'énerve sur ses cartons à perforer, y'a de quoi ! Eh casse pas le matériel, faut qu'il dure aussi longtemps que moi ! rugit le patron. Euh bon, j'ai les mêmes nouvelles que vous autres par les journaux et tout ça. Il paraît qu'il est sur une île à faire de la musique avec des noix de coco ! Il est rusé l'animal, il veut avoir la paix, les journalistes mettront jamais la main dessus ! Tenez, je vais vous faire écouter ma dernière composition sur ce petit orgue-là.

Il positionna soigneusement un carton neuf dans la boîte à touches et saisit la manivelle.

- « Robe de bal polka » annonça-t-il d'une voix changée.

La roue en fonte en mouvement, le carton avançait, les soufflets soufflèrent et les instruments de bois creux exhalèrent leurs notes anciennes.

- Ça s'enroule, c'est comme de la magie.
- Les manèges de ma jeunesse, les bals dans la grande salle du café, les orgues à bretelle ! Ah, ça fait du bien aux oreilles, soupira le musicien, les yeux fermés.

L'aiguille du Miratophone oscillait doucement, bercée par cette musique d'un autre âge.

Au même instant, Michèle Leblond écoutait quelques brèves histoires enregistrées dans la cour de récréation. D'abord celle de Christine :

- « En sortant de la cantine, Patrick me regarde comme une bête curieuse.
- C'est drôle, dit-il, tu as des petites poches derrière ton pantalon.

Comme les filles n'ont jamais de poches derrière, j'y regarde de plus près : j'ai mis mon pantalon le devant derrière. Vite, je vais aux toilettes remettre mon pantalon à l'endroit. Quand je reviens, l'affaire a déjà fait le tour de la partie la moins bruyante de la cour. Des cris m'accueillent aussitôt :

- C'est la reine Dagobert qui a mis sa culotte à l'envers !

Et on s'est moqué de moi jusqu'à la fin de la semaine. »

Ensuite, Roger explique comment il a fait un canon à vapeur avec un tube d'aspirine, un bouchon et une bougie. Olivier raconte qu'il a joué à Robin des Bois avec un copain. Thierry dit les ennuis mécaniques que son père a avec la vieille Dyna-Panhard, le modèle à la tête de lion en aluminium sur le capot.

Michèle aime les voix des enfants, leur plaisir et leur joie de pouvoir s'exprimer en faisant connaître leur univers.

Les quatre jeunes journalistes revenaient par les ruelles. L'un deux serrait contre lui le monumental Limonaire, ses dahlias

peints, son fronton sculpté, ses soufflets, ses polkas, mazurkas et valse perforées dans de longues bandes de carton jaune, tout cela contenu dans le Miratophone. Soudain, Francis qui marchait en tête, tomba en arrêt devant la vitrine de la pâtisserie Léandre.

— On file ! ordonna Laure. Tu attendras bien dimanche pour te régaler de ton petit éclair préféré.

Une gigantesque pâtisserie dont la forme voulait être celle d'un poste de radio avec ses boutons en sucre blanc et ses touches rouges, trônait au milieu des gâteaux crémeux et des tartes aux fruits de saison.

— Radio Ferédir ! s'exclama Nadia. La belle inscription en sucre vert !

— Mais il manque l'antenne, je ne vois pas avec quoi faire l'antenne, fit une voix au-dessus d'eux. Si vous avez une idée...

C'était M. Léandre en personne sur le pas de sa porte.

— Un grand sucre d'orge planté dans un coin fera très bien l'affaire, suggéra Francis qui, décidément, aurait bien aimé faire ses devoirs près d'un poste comme celui-ci.

— Fameuse idée en effet. Mais ce n'est pas tout, poursuivit le pâtissier, j'accorde 30% de réduction aux jeunes qui se présenteront avec un autocollant FM 106 Radio-Ferédir sur leur cartable !

Il les invita à entrer dans le magasin. Il avait décidé de faire connaître la station de radio aux Castelpontois et tenait à informer l'équipe de Jeunes-Mercredi puisque le hasard l'amenait devant sa porte.

Tout d'abord, il lui fit les honneurs de son laboratoire où il officiait en compagnie d'un ouvrier et d'un apprenti. D'un geste machinal, on glissa une deuxième cassette dans le Miratophone et les questions affluèrent sur la manière de faire les petits pains aux raisins, les chaussons aux pommes, les tartelettes, les mokas, les savarins que l'on confectionnait sous leurs yeux. Qu'est-ce qui tourne dans cette cuve ? Où achetez-vous la farine ? D'où viennent les raisins secs ? Que fait l'apprenti avec cette poche pleine de

crème ? À quoi servent les rouleaux que l'ouvrier fait tourner à la manivelle ?

M. Léandre leur montra les différents moules, la poche à douille pour décorer à la crème au beurre, le laminoir qui travaille beaucoup plus vite que le rouleau de maman, le four à accumulation qui rend dans la journée la chaleur accumulée la nuit. Il leur expliqua le sucre glacé, la génoise, les couches de pâte garnies de crème que l'on roule ensuite...

Ils en avaient l'eau à la bouche. Heureusement, le pâtissier leur offrit des choux à la crème.

- Est-ce que c'est dur de faire des gâteaux ?
- Non, ce n'est pas dur mais il faut que ça plaise parce que les horaires de travail ne sont pas toujours agréables. Et il n'est pas question d'aller se promener le dimanche !
- Est-ce que le dimanche vous en mangez ?
- J'en mange tous les jours. Et vous direz chez vous qu'il ne faut pas en manger que le dimanche. Tenez, vous allez en manger ce soir.

Il leur prépara un bel assortiment dans une boîte portant son nom en lettres penchées.

- Et n'oubliez pas : 30% de réduction à ceux qui auront un autocollant de la radio sur leur cartable. Mais il faudrait quand même une petite difficulté... Tenez, les titres de vos reportages, une petite question sur les personnes rencontrées, ce qu'elles vous racontent de plus intéressant.

La joyeuse équipe pressa le pas tout en grignotant un peu des gâteaux offerts par le si aimable et généreux pâtissier.

Michèle avait pris rendez-vous avec M. Bourdet, architecte chargé de la restauration de l'ensemble du quartier médiéval du Grand Carroi où s'activaient des spécialistes des bâtiments historiques. Que des jeunes s'y intéressent plaisait beaucoup à l'architecte.

- Pourquoi restaurez-vous ces maisons ?

- Il y a quelques années, il était difficile d'entreprendre un tel travail parce que les habitants étaient souvent âgés et n'avaient pas d'argent. Il a fallu la Loi Malraux pour qu'il puisse y avoir dans vingt-deux villes de France un secteur sauvegardé où l'on puisse intervenir et reconstruire. Il n'était pas possible de laisser tomber en ruines de semblables témoignages du passé. Sinon, dans une génération, vous n'auriez eu plus rien à voir. Il ne resterait plus que des villes sans histoire.
- Est-ce que vous avez besoin de beaucoup d'ouvriers ?
- Pas tellement, parce qu'il n'y a pas beaucoup de place. Les rues font de 2,50 à 4 mètres de large, la circulation des camions est difficile, les entreprises ont du mal à stocker du sable, des poutres et d'autres matériaux. Finalement, il n'y a pas besoin de beaucoup d'ouvriers. On veut des gens qui connaissent bien leur métier et en ont la passion.
- Comment reconstruisez-vous les maisons, par le haut ou par le bas ?
- Nous commençons par le bas parce que les maisons sont abîmées par l'eau qui est la plus grande ennemie des constructions. Autrefois, on rejetait les eaux usées dans les fonds de caves où elles pourrissaient les murs. C'est donc par le bas qu'il faut commencer. Ensuite, nous coulons des planchers de béton très épais auxquels on accroche les poutres. Puis on répare les murs, on redresse les charpentes et on refait les toits.
- C'est difficile de faire les plans ?
- La difficulté essentielle, c'est d'imaginer ce qu'il y avait avant tellement il y a eu de transformations. Il faut débarrasser les cours des hangars, des appentis qui empêchent l'ensoleillement. Le soleil chasse l'humidité et assainit. On remet en valeur les éléments importants, un bel escalier, une cheminée...
- Pourquoi les poutres des façades sont-elles croisées ?
- Ici, nous avons deux sortes de construction : des constructions en pierre comme les États Généraux, le futur musée, et des constructions en pans de bois où l'ossature est en bois. Pour que les pièces de bois se tiennent bien, on triangule, c'est-à-dire que l'on constitue des triangles qui sont des figures indéformables. Si vous prenez un carré, il peut se déformer en losange. Si on met une diagonale, ça fait deux triangles indéformables.

- Pourquoi y a-t-il peu de fenêtres ?
- Si on veut beaucoup de fenêtres, il faut pouvoir chauffer. Or, à cette époque, on se chauffait difficilement avec des cheminées.
- Est-ce que des gens habiteront les maisons restaurées ?
- C'est nécessaire, il faut que ce quartier reste bien vivant. Mais c'est difficile à cause des prix. Ces travaux coûtent beaucoup d'argent et les appartements sont très chers.
- Combien de personnes logeront dans ces maisons ?
- Moins qu'autrefois où une population importante cherchait à se protéger derrière les murailles de la ville. Il fallait gagner de la place. C'est ce qui explique les rues étroites et les étages surplombant la rue. C'est ce qui explique aussi les conséquences terribles des épidémies et des incendies. De nos jours, on a besoin de plus de surface, de plus de confort et la densité de la population est beaucoup moins forte.
- Pourquoi avez-vous choisi le métier d'architecte ?
- Pour créer quelque chose, pour réaliser les besoins de mon époque.

Notre mystérieux poète a de la suite dans les idées !

À l'époque du célèbre François Rabelais, la Cave Paincte était un haut lieu du bien boire sans doute, mais aussi du bien dire et du bien écrire. Une sorte de cercle intellectuel. Ce sonnet devrait faire plaisir à nos Entonneurs Castelpontois de pourpre vêtus qui célèbrent les cérémonies des vigneron à la Saint Vincent dans ce lieu connu pour la qualité des banquets qui s'y tiennent.

En la Cave Paincte

*Voyez ce roc profond ainsi qu'un vieux ciboire
Les carriers n'y sont plus qui longtemps y peinèrent.
Leur corps souffrit jadis de la lourdeur des pierres
Pour vous Castelpontois. Quel temple du terroir !*

*Cave Paincte sacrée ! Rabelais y vint boire,
Son « trink » résonne encore, son rire nous éclaire,
Un Poète y compte les pieds de ses vers,
En polit le cristal à la plonge au comptoir.*

*Il vendange les mots. Pourchassant les moisissures,
Sa plume soupèse les grains qu'il a choisis,
Les presse, les déguste et enfin les aligne.*

*Que ce nectar, Maître François, est bien digne
De la Cave : gouleyant, plaisant à l'oreille,
Qu'il soit verset en ta Dive et Pure bouteille !
José-Mario de Hérédio*

Notre Poète Mystérieux signe d'un pseudonyme inspiré par le nom du poète José-Maria de Heredia, auteur cubano-français des « Trophées », recueil de sonnets publié en 1893.

Un coup de fil à la Coterie Poétique m'a appris qu'un jeune homme s'est présenté à leur bibliothécaire. Ils ont longuement discuté à propos des rimes très particulières du sonnet.

Ce distingué auteur, d'après elle, travaillerait comme monteur, peut-être dans le bâtiment ou le montage de machines dans l'industrie.

Je vais lui répondre par quelques vers beaucoup plus modestes que ceux de son sonnet :

*José-Mario de Hérédio
Votre sonnet sonne plutôt bien
Avec les pieds qu'il convient
Il sonne mieux que votre pseudo :
En changeant une seule lettre
Il devient vraiment très bête
Hérédio, air idiot*

Ceci n'enlève rien à la qualité de votre sonnet.

Merci

Signé M.L R-F

Chapitre VI.

Dans la cour de l'école, les marionnettistes transportaient leurs cantines de matériel : éclairage, sonorisation, rideaux, accessoires divers...

— Y'a rien de marqué sur la cantine verte, dit Olivier. Elle est peut-être moins lourde que les autres.

Il engagea ses mains sous la cantine à l'arrière du fourgon et la décolla un peu du tapis de caoutchouc.

— Ce n'est pas très lourd ! assura-t-il en reposant la charge. Aïe !

Il venait de heurter de la tête la porte relevée du véhicule et se frottait énergiquement le crâne. L'assistance, des élèves du Cours Moyen, éclata de rire. L'occasion était bonne de se moquer d'Olivier le costaud, celui qui battait tout le monde à la piscine, gardait pour lui le ballon sur le terrain de foot et finissait en tête les tours de piste.

Patrice riait de bon cœur avec les autres.

— Ça te fait rigoler ? Eh bien, mauviette, essaie de soulever cette cantine. T'arriveras même pas à la décoller !

Le rire de Patrice se figea, ses yeux fixèrent le sol devant lui. Souffrant d'une malformation cardiaque, il ne pouvait pas courir avec ses camarades. Alors que toute la classe dévalait joyeusement l'escalier à l'heure de la récréation, lui, à la traîne, descendait les marches précautionneusement, une à une. Il attendait d'être opéré à cœur ouvert dans deux semaines. Le médecin lui avait promis que dans trois mois il pourrait courir et jouer avec ses camarades.

Les marionnettistes avaient terminé le montage du castelet. La sonnette retentit.

À la fin de la représentation, une marionnette se plaignait de voyager toujours enfermée dans une valise, sans voir ni le ciel ni les arbres, rien des paysages que les artistes traversaient à longueur d'année. Son manipulateur, après une longue discussion avec elle,

lui proposa de l'asseoir sur le siège arrière de la voiture au cours des tournées. La marionnette remercia chaleureusement son créateur et demanda aux spectateurs de l'applaudir.

Le rideau tomba devant les yeux agrandis et les petits visages jusque-là tendus, que les applaudissements réjouirent soudain. Nadia et Francis, suivis de deux autres élèves élus par leurs camarades, s'approchèrent du castelet, le micro à la main.

- Avez-vous beaucoup de marionnettes ?
- Oui, on en a beaucoup parce que l'on garde les vieilles. Celles-ci, elles vont finir leur vie, mais on les garde quand même. On n'ose pas les jeter, on ne veut pas s'en défaire. On a de vieilles marionnettes esquinées mais on a tellement vécu avec, on ne s'en sépare pas.
- Est-ce que vous les faites vous-même ?
- Toute la famille y travaille. Nous sommes dans le métier depuis au moins cinq générations. Au début, c'était dans le métier du cirque et puis le théâtre, le music-hall. Alors, pour nous c'est venu tout seul : la fabrication des marionnettes, l'amélioration du castelet, les éclairages, la sono, on sait tout faire et on trouve toujours quelque chose qui pourrait être mieux fait. Ce qui nous pousse, c'est de faire plaisir aux spectateurs.
- Les pièces, c'est vous qui les imaginez ?
- Nous adaptons des pièces qui existent déjà ou des contes pour les enfants. Mais ce que nous préférons, c'est imaginer des saynètes selon les personnages que nous créons ou d'après des situations que nous vivons, soit entre nous en famille, soit autour de nous puisque nous circulons beaucoup et voyons beaucoup de gens. Nous avons toujours quelques histoires qui nous trottent dans la tête !
- Est-ce que votre métier est difficile ?
- Oui, c'est difficile, mais si on le fait avec son cœur, on ne se rend pas compte des difficultés, c'est naturel.
- Et maintenant, si on interviewait quelqu'un de la classe ? Qui a une idée ?
- Le voyage de Renaud en Angleterre. Il nous en a parlé à la récréation, c'est super !
- Qu'est-ce que tu es allé faire en Angleterre ?

- J'étais avec le club de natation. On a fait une compétition contre le club de Tiverton. On les a battus 144 à 74.
- Comment vous avez fait le voyage ?
- On est parti à quatre heures du matin, on a pris le petit déjeuner à la maison des jeunes de Lisieux puis on a continué jusqu'au Havre.
- Vous avez pris le bateau ?
- Oui, le voyage a duré sept heures. Je n'ai pas pu avaler mon comprimé contre le mal de mer, il a fallu que je le croque. On est arrivé à Tiverton vers midi une heure. Les familles nous attendaient. Le matin, ils mangent un œuf et des tomates. Sur les tartines, ils mettent du sel et du poivre.
- As-tu vu la Reine d'Angleterre ?
- Non, eh ça va pas toi !
- Qu'est-ce qui t'as étonné en Angleterre ?
- Rouler à gauche, ça fait drôle. On est monté au premier étage d'un bus à deux planchers. Aussi, les maisons ont une pièce qui avance sur le trottoir et on ne voit pas de fils électriques.
- Est-ce que les gens ressemblent aux gens d'ici ?
- Ils se changent deux fois par jour !
- Est-ce qu'ils sont tous blonds, comme on dit ?
- Non.
- Vous êtes revenus en bateau ?
- Oui et on a même eu une tempête. Un coup de vent a fait partir le bonnet de Valérie.
- Vous l'avez rattrapée ?
- Tu penses bien que les marins, ils se sont pas amusés à ça !
- Alors, elle s'est noyée, Valérie ?
- Non idiot, c'était pas elle, c'était son bonnet !

À nouveau, les mains s'agitèrent : la cueillette des champignons, les petits de la chienne, l'entraînement à l'athlétisme, la fouine qui tuait les poules de grand-mère, l'exploration des grottes sous le château... Les candidats journalistes griffonnèrent des questionnaires. Des groupes se concertèrent dans tous les coins de la classe.

La sonnerie les surprit en pleine effervescence radiophonique.

Dans une enveloppe de récupération déposée dans la boîte à lettres, Michèle trouva un quart de feuille avec cette inscription en très gros caractères : « Radio-Ferédir menteur ». Quelle rumeur voulait-on faire courir ?

Bien que très lointaine, une rumeur précise faisait allègrement son chemin à la vitesse grand V, V comme Védy !

Quelque part dans l'océan Pacifique, sur l'île de Vahti, le bruit courut que des pêcheurs avaient trinqué avec Picking-Vé et son équipage. Large chapeau de toquilla cuencana, lunettes de soleil à branches constellées de petits diamants (exclusivité Hermy de Paris), longs cheveux en bataille et barbe en broussaille, tatouage clé de sol fleurie presque effacé sur l'épaule droite : rien ne manquait, tout correspondait.

Les pêcheurs ajoutèrent que les voiles du rolker avaient disparu en direction de l'atoll de Taoéri. La horde des porteurs de stylos, de boîtes à sons et à images fit voile et moteur vers ce côté de l'horizon.

C'est par là que le fameux musicien allait pour de bon poser son sac entouré de vigiles selon les prévisions de certains magazines. D'autres affirmèrent que l'on égarait les médias pour préserver les secrets d'un nouvel album.

Michèle Leblond reçut alors une carte postale signée Védy : « À mes amis de Château-Pontille et aux auditeurs de Radio-Ferédir, bien amicalement. Je ne fais que passer dans cette île aux tristes palmiers entourée d'une mer trop bleue. L'île que je préfère est près de vous, remise à neuf comme aux premiers jours de la Création par les crues d'hiver et de printemps. »

Le surlendemain, une chanson sur cassette fut déposée avec le courrier. À l'audition du dernier couplet, Michèle fit aussitôt le rapprochement avec la carte de Picking-Vé, une histoire d'île dans les deux cas :

*Des îles en ma mémoire
Réchauffent le froid janvier
Notre enfance vogue sur la Loire
Emmenez-nous bons charpentiers.*

— Si ce n'est pas une simple coïncidence, on peut penser que Védy et le chanteur communiquent. Il faudrait alors le chercher parmi les relations d'enfance et d'adolescence de Védy. Pour revenir à cette

chanson sur la batellerie ancienne, il me semble parfois et très brièvement que certaines intonations de sa voix me sont familières, malgré la volonté du chanteur de porter un masque en imitant un chanteur à la mode. Je crois que je vais finir par trouver à force de me repasser les chansons. En avant la musique avec « Aux rives de la Vienne » !

*Aux rives de la Vienne
Je connais deux charpentiers
Travaillent dur sont à la peine
Ne chantent pas sur le chantier*

*Dans leurs yeux vogue un bateau
Gabare de cinquante pieds
Hissent la vergue virent au guindeau
Chante la voile bon chansonnier.*

*Leurs mains content l'aventure
Des ancêtres mariniers
De Chinon jusqu'à Saumur
Dis leur chanson bon parolier*

*Des îles en ma mémoire
Réchauffent le froid janvier
Notre enfance vogue sur la Loire
Emmenez-nous bons charpentiers.*

Précisions de l'auteur pour comprendre ce texte :

Ces deux charpentiers de marine sont Guy et François qui ont entrepris en 1989, bicentenaire de la Révolution, de construire une toue de seize mètres de long.

Guy était alors expert en bois et déjà constructeur de bateaux à fond plat de dimensions plus modestes. François, maquettiste réputé et batelier connu, est à l'origine de ce projet dont il a établi les plans d'après une gravure ancienne.

D'autres constructeurs ont suivi cet exemple tout au long de la Loire et d'autres fleuves et rivières. Un mouvement culturel,

historique, artistique et musical a accompagné cette redécouverte d'un artisanat très florissant autrefois.

Les pouvoirs publics ont suivi en faisant restaurer les quais et les ports à l'abandon. De grandes fêtes réunissent marinières et public. La musique y tient une place importante. On y interprète des chansons d'autrefois mais aussi des créations s'inspirant de la tradition.

Une quantité d'artistes s'y consacre. Quand est-ce que Radio-Ferédir daignera leur donner la parole et faire connaître leurs œuvres ? N'est-ce pas le rôle d'une radio locale ?

Extraits des notes de la responsable de Ferédir.

1. Pour la première fois l'envoi est accompagné d'un commentaire dactylographié. Se renseigner au magasin Mécastylus, possible fournisseur de la marguerite de caractères et des cassettes de rubans utilisées par le parolier.
2. Voir les personnes qui auraient pu côtoyer Védya de la maternelle au lycée, à l'école de musique, au club de canoé-kayak où l'on fait toujours des randonnées sur nos rivières avec parfois des pique-niques dans les îles. Demander aux Asmics de s'informer. À leur âge, on sait tout du monde de l'enfance et des îles en particulier.

—Qu'il s'agisse de poèmes ou de chansons, je ne peux pas m'empêcher d'y mettre mon grain de sel afin de prouver que l'on peut avoir la responsabilité d'une station de radio, débattre de problèmes politiques locaux, culturels, sportifs et se montrer capable d'un peu de fantaisie.

Je vais donc ajouter deux couplets supplémentaires dont Hérédio prendra connaissance comme d'habitude, par l'intermédiaire de la Coterie Poétique.

*Se lève le bon vent d'ouest
Au courant vient se bouter
Dans nos cœurs quelle allégresse
À hisser le torchon carré*

*Nous voilà tous chantant
Capitaine et matelots
De Pontille à Orléans
Hisse et ho, hisse et ho
Signé Michèle.L-R-F*

Chapitre VII.

Décidément, le Miratophone était entre de bonnes mains. Michèle ne pouvait cacher sa satisfaction d'avoir misé sur des jeunes aussi enthousiastes et actifs. Elle s'amusa beaucoup d'entendre le pâtissier Léandre vanter l'excellence de son nouveau gâteau baptisé « Ferédir » et proposer une réduction aux écoliers dont le cartable s'ornerait d'un autocollant de la station de radio.

- Ah ah, s'il fait notre publicité, il n'oublie pas la sienne ! Ah l'animal, il croit avoir trouvé le filon. Je comprends maintenant la ruée sur les autocollants d'avant-hier soir, notre réserve a fondu comme beurre au soleil. Mais, cher M. Léandre, toute publicité est interdite sur notre antenne !
- Alors, notre reportage à la pâtisserie ne sera pas diffusé ?
- Ce serait grand dommage. Nous conserverons la partie documentaire après avoir éliminé les bruits de casseroles. Mais la partie commerciale, l'offre miraculeuse aux porteurs d'autocollants, nous la couperons. Je téléphonerai d'ailleurs au pâtissier pour lui expliquer mon point de vue.

La porte de la cabine technique claqua contre le mur. Edgard, une dépêche à la main, jubilait.

- Picking-Vé court toujours et à toutes voiles, la meute des journalistes, comme dit son Tonton Léonard, le serre de près mais ne le rattrapera pas avant le printemps, je vais gagner mon pari !
- Tiens, on devrait interroger les habitants de Château-Pontille là-dessus, proposa la journaliste. Ce ne sont pas des lecteurs et des auditeurs ordinaires car beaucoup côtoient le héros du feuilleton depuis sa petite enfance. Même si j'envie parfois mes confrères en train de le pourchasser sous le ciel des tropiques, notre ciel à nous, celui de Radio-Ferédir, ne manque pas d'intérêt et nos petits reporters y sont pour beaucoup...
- Nous avons décidé de nous appeler les Asmics, pour as du micro ! s'exclama Laure. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients...
- Ce pseudonyme collectif est une très bonne idée. Si quelqu'un de votre âge veut se joindre à vous, il suffira de dire « l'Asmic Untel ». Son image de marque sera immédiatement perceptible.

J'en profite pour vous complimenter au sujet de votre interview des marionnettistes et sur votre instantané sonore « Voyage en Angleterre ». C'est très court et naturel, parfait pour compléter quelque chose sur les voyages. J'attends impatiemment les instantanés annoncés « entraînement à l'athlétisme » et « exploration des grottes sous le château » car j'ai en réserve l'interview d'un intervenant sportif et celle d'un guide au château.

- En relevant le courrier j'ai trouvé cette enveloppe adressée à « M. le technicien de Radio-Ferédir » donc à moi-même, dit Ed. Je vous propose de l'écouter ensemble puisqu'il s'agit probablement d'un document technique même si rien n'en indique l'origine. J'ai constaté que la technique intéresse nos as du micro... pardon les Asmics ! Allons-y !

Instantanément les deux adultes et les quatre jeunes sont comme cloués sur leur siège. Les spasmes de la membrane du haut-parleur leur descendent des oreilles le long de la colonne vertébrale et dans tout le corps comme une grosse caisse où se rejoignent mille résonnances qui ne veulent pas en sortir.

Un solo de batterie et des sons étranges s'accélérent en un frémissement sourd, de ceux qui s'emparent du cerveau puis du corps et ressort par les mains et par les pieds. Obstinement répétés, comme découpés au hachoir, les coups sonores explosent en eux et les martèlent violemment.

Les coups cessent. Des notes fougueuses frappent les auditeurs comme des balles de mousse. Elles rebondissent en taches de couleur qui s'éparpillent en miettes. Ces miettes perçantes se vrillent en eux, font enfler leur tête comme un gigantesque champignon qui gonfle à n'en plus finir. Ils vont...

L'enregistrement s'arrête. Silence.

- Ce doit être quelqu'un qui veut nous impressionner afin de nous obliger à parler de lui, articule difficilement Michèle au bout d'un long moment. Peut-être le Chanteur Mystérieux !
- C'est impossible, proteste Ed, ça n'a rien à voir avec de la musique. C'est une combinaison d'effets spéciaux très agressifs que je vais faire analyser par un ami ingénieur du son. Par la méthode du talc pulvérisé, je vais voir s'il y a des empreintes autres que les miennes sur la bobine. Est-ce qu'il faut considérer

ça comme une menace ? Il me semble préférable de ne pas en parler à l'extérieur. Qu'est-ce que vous en pensez ?

La discussion reprit dans la rue entre les Asmics.

- À mon avis, dit l'un, c'est un auditeur qui s'amuse avec des appareils et des procédés de son invention. Il compte sur la radio pour faire savoir à quel point il est génial.
- Impossible, Michèle ne diffusera jamais ça, dit un deuxième. C'est un malade de la tête qui veut faire peur...
- C'est peut-être le même qui nous traite de menteur, dit un troisième. Il va en rajouter avec ses effets très spéciaux pour être pris au sérieux.
- Je pense qu'Ed a tort quand il dit que ça ne peut pas être le Chanteur et Poète Mystérieux, dit le quatrième. Un musicien peut très bien fabriquer un truc pareil s'il est équipé du matériel nécessaire. C'est ce que croit Michèle et je pense comme elle. Il faudrait se renseigner auprès des gens qui s'intéressent à la batellerie à l'ancienne et auprès du public des fêtes musicales sur la Loire et sur la Vienne...

Le très vieux pêcher dans le coin le plus éloigné du jardin allait une fois de plus présider à de grandes décisions. Son allure pitoyable le promettait à la pioche de l'arracheur. Mais Avril lui redonnait vie et l'été comblait la famille Rafat de fruits au velours savoureux et de confitures pêche-poire et pêche-melon.

Cela valait à cet arbre vénérable l'affection de tous. En outre, son voisinage semblait favorable aux décisions importantes. En ce jardin à la végétation indisciplinée, parsemé d'arbres venus au petit bonheur, le pêcher avait reçu le titre de « Pêcher du Grand Conseil ».

- Amis Asmics, commença Nadia dont c'était le tour de présider, nous dialoguons avec notre famille, nos camarades, nos profs, avec des gens dans la rue. Grâce à Radio-Ferédir, nous participons encore plus activement à cette communication entre les habitants de notre ville. Transportées par les ondes radio, nos voix et les

- leurs sont écoutées dans des centaines de foyers, peut-être même des milliers, suscitant des commentaires et des échanges d'idées...
- C'est vrai, on nous entoure dans la cour de l'école, on nous salue dans la rue, on nous questionne sur ce que nous faisons avec le Miratophone, on nous offre des choux à la crème. Jeunes-Mercredi est bien un maillon important dans le réseau de communication des habitants de notre âge.
 - Et voilà que des individus menacent tout cela. Imaginez qu'ils envoient sur les ondes des enregistrements comme celui que nous venons d'entendre. Il fallait voir nos têtes !
 - Un chanteur-guitariste qui s'intéresse aux bateaux à l'ancienne, ça devrait se repérer assez facilement...
 - On se promène avec le Miratophone et on ouvre tout grand nos oreilles.
 - Et bonjour la discrétion ! Si le Chanteur Mystérieux dépose des cassettes directement dans la boîte de Radio-Ferédir, c'est qu'il veut faire son petit effet incognito. Alors courir après lui avec notre micro, c'est carrément ridicule.

Un peu à l'écart, Nadia et Francis chuchotaient. Ils se précipitèrent vers la maison et revinrent en brandissant une feuille de papier : un plan de Château-Pontille divisé en carrés repérés horizontalement et verticalement par des lettres et des chiffres !

Une vive discussion s'engagea à voix basse à cause de la nuit qu'affectionnaient les espions.

En fermant les volets, Mme Rafat se demanda ce que pouvaient bien signifier ces vociférations de joie au fond du jardin. Ce sacré Miratophone y était-il encore pour quelque chose ?

Profitant de l'obscurité qu'aiment bien les porteurs de messages anonymes, on déposa cette nuit-là dans la boîte de la radio locale une enveloppe usagée au contenu à peine différent du message de la semaine précédente : « Radio-Ferédir Menteuse ». Menteur ou menteuse... Qui était visé ? Jusqu'ici Michèle n'avait perçu que des réactions positives de ses auditeurs. Où y avait-il eu mensonge ? Que voulaient ceux qui déposaient les enveloppes ?

Pour se changer les idées, Michèle se mit à classer les « brèves de cour de récréation » des Asmics. Elles serviraient un jour ou l'autre à faire entendre la parole des enfants dans des sujets

d'actualité traités par « les grands ». Tout d'abord un poème de Jacques en rapport avec l'interview du président de la société d'Astronomie :

*Ô Lune, princesse du soir,
Entourée des Étoiles, tes sujets,
On ne sait pas comment tu es faite,
Tantôt comme une boule de Noël,
Tantôt comme une belle banane.
Tout le monde veut te voir,
On ne peut pas te laisser tranquille.
Ô Lune, solitaire et heureuse,
On veut te ravager et prendre ton secret !*

Et un autre de Lucienne et Françoise :

*Le ciel est orange lumineux, des nuages bleu-marine se mélangent
avec le rouge, le ciel est tout violet...
Quel grand peintre tu es, ô soleil !
Tu ranges ta peinture, ta chaleur est pour d'autres.
Qu'est-ce qui souffle sur tes flammes ?
Est-ce que le diable t'a pris du feu pour faire peur aux méchants ?
Ô soleil de bonheur, pourquoi l'hiver te rend-il si timide ?*

Ce matin, deux courts poèmes signés E.E : enfin une timide clarté sur l'auteur qui me fait espérer en savoir un peu plus bientôt.

José-Mario de Airidiot –E.E commence à sortir de l'ombre. J'ai failli écrire « sortir de la nuit » ! Non, non, un poète sincère n'est jamais dans la nuit. C'est un visionnaire qui embellit la réalité. C'est d'ailleurs le thème abordé par « Les volets disjoints » et « Lucie ».

Pour la première fois, je me sens incapable d'y ajouter mon grain de sel. Lucie signifie lumière. Je me demande qui est cette Lucie. On ne m'a jamais dédié de poèmes, même pas un petit truc bâclé et sans signification comme celui-ci. Heureusement que l'autre poème se termine sur une note optimiste !

*Par le volet disjoint
Tu as claqué la porte,
Du gris est entré dans la chambre,
Un gris boueux, un gris lourd béton,
Un gris de milieu de nuit
Noir comme une fin.*

*Tu as claqué la porte
Et le monde des mots s'est tu :
Les vagues, notre allégresse,
Le fleuve, notre horizon,
Le vent notre voyage.
Le monde a claqué ses paupières.*

*Tu as claqué la porte
Mais par le volet disjoint,
Un peu d'aube a bleui le mur,
Une clarté a éveillé la cour,
Et j'ai su que tu claquerais la porte
Dans l'autre sens,
Celui de la lumière.
E.E*

À Lucie

*Combustible, comburant,
Feu du soleil,
Radiations, photons,
Milliers de kilomètres seconde,
Lumière sur toi, mon astre,
Yeux d'azur, corps satellite,
Soixante mille lux,
Ô Lucie !
E.E*

Et cette Lucie, qui est-elle ? Quelle chance elle a, même si le poème qui lui est dédié est bâclé... Je n'ai jamais eu l'honneur d'un poème, même bâclé !

Chapitre VIII.

Un clown ouvre une bouche énorme et tire une langue en forme de tapis rouge sur laquelle bondit un tigre. La trompe de l'éléphant annonce le reste de la troupe : les fauves, les chevaux, les chiens savants et les acrobates. Des spectateurs se pressent aux pieds du clown immense dont la coiffure étoilée s'élargit en chapiteau.

Ces affiches du cirque Pinchard avaient décidé M. et Mme Rafat à suivre leurs enfants à la représentation du soir.

Une ouvreuse coiffée d'un calot rouge les accompagna à leurs places alors que l'orchestre emplissait le vaste espace de toile de ses éclats de cuivre.

- Une musique qui vous entre par la tête et vous sort par les pieds, murmura Laure, se souvenant d'une lecture ancienne.
- Comme la dernière cassette du Chanteur Mystérieux ! s'esclaffa son frère.

Un coup dans les côtes lui recommanda la discrétion. Désormais sur le sentier de la guerre, les Asmics ne devaient pas commencer à vendre la mèche !

Marchant gravement, l'encolure cambrée, retenant leurs pas au rythme de la musique, les chevaux ouvrirent le spectacle. L'un d'eux, gris pommelé, fit le tour de la piste dressé sur ses pattes arrière. Il s'arrêta trois ou quatre fois, se tourna vers le public qu'il salua, raide comme un maître d'hôtel.

Puis ce fut le tour des fauves. Une panthère rampa sur une échelle garnie d'ampoules qui s'allumaient et s'éteignaient sous ses pattes. Les tigres dans les cercles de feu précédèrent les trapézistes. Debout sur la plate-forme, la plus haute, un homme se concentrait, jambes serrées.

— Il ne voit plus personne, lui, au centre de tous ces regards, pensait Laure. Il veut oublier le vide et ne penser qu'aux bras tendus vers lui sur le trapèze en mouvement.

Le double saut périlleux tournoya parmi les lumières devenues silencieuses, s'accrocha aux autres mains et se posa en douceur sur la plate-forme d'en face.

Agrippés aux bosses d'un chameau au trot heurté, trois garçons entrèrent en piste. L'élan les jeta à terre et, bras écartés, ils s'élancèrent dans d'étourdissants tournoiements chacun sur un vélo à une roue. À la fin, le plus jeune se jucha sur les épaules du plus âgé, tricotant des jambes à toute vitesse autour de la piste.

Au son d'un cor de chasse tonitruant, le clown Chichek souleva la perruque de son compère. Sournoisement, sur la pointe des pieds, il le contourna et lui remit la perruque en place d'un violent coup de marteau.

Sur le chemin du retour, métamorphosé en cheval de cirque, M. Rafat ballota Julien sur son dos, poursuivi par les cris et les applaudissements de la famille. Derrière eux, la grande place retentissait déjà des claquements des gradins de bois que l'on démontait.

Le cirque Pinchard avait repris sa route de tous les jours. Sur la place où son chapiteau se dressait la veille, restait un camion aux couleurs du cirque. Un garçon d'une douzaine d'années s'affairait autour du véhicule, un seau et un balai à la main. L'un des garçons dont l'apparition à dos de chameau avait été suivie d'un numéro de monocycle !

Laure et Francis qui passaient par là, engagèrent résolument la conversation.

— Pourquoi tu n'es pas parti avec les autres ?

— L'un des chameaux a été opéré hier et le vétérinaire a interdit son transport pendant une semaine. Faut qu'j'attende sur cette place mais comme c'est demain la foire, les gendarmes veulent me faire partir. Alors, je ne sais plus quoi faire...

Francis lui montra le Miratophone,

— On va t'aider avec ça. Tu vas nous raconter ta vie et nous expliquer tes problèmes. On t'a vu hier soir dans ton numéro de vélo à une roue. Tu fais des trucs formidables !

Ce petit appareil pouvait-il le tirer d'affaire ? Gustave en doutait mais l'amitié de ses spectateurs de la veille le réconforta.

— Tu as mis longtemps pour apprendre ?

— Au début, on prend quelques bûches, mais quand on a ça dans la peau, au bout de quelques semaines, on sait. Mais avant, on a du mal.

— Hier soir, on t'a vu arriver en piste sur le chameau, ça doit pas être facile non plus ?

— Quand il se mord la patte, c'est qu'il est en colère, il fout des coups de pieds et il ne faut pas monter dessus. Quand il est comme ça, il faut déjà un quart d'heure pour le calmer.

— Et en dehors des numéros, qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'occupe de l'entretien des chèvres, des singes et des chiens. Il faut leur mettre de la paille et de la sciure dans les camions et aussi laver l'intérieur des cages et les véhicules. Y'a des gens de l'hygiène qui contrôlent la propreté.

— Ton père fait aussi des numéros ?

— Mon père s'est blessé à la colonne vertébrale en faisant de la barre fixe. Mes petits cousins jouaient dessus et, à la longue, ça détendait les câbles. Quand papa a fait le grand soleil, la barre est tombée. Maintenant, il peut marcher mais il ne peut plus porter de charges et il marche en bossu.

— Depuis quel âge fais-tu ça avec tes parents ?

— On est né dans une caravane. Le père de mon père a voyagé, moi je voyage avec mon père, plus tard mes enfants voyageront, et ainsi de suite...

— Vous avez beaucoup de spectateurs ?

— Pas tellement, il y a plus souvent peu de monde que beaucoup. En été, sur les plages, c'est différent. Les gens en vacances dépensent leurs économies.

— Alors Gustave, tu es en difficulté aujourd'hui. Tu veux bien expliquer ton problème ?

Informé par téléphone, de l'urgence de la situation, Edgard vint chercher la cassette.

Après l'émission, Michèle reçut trois appels : une dame âgée proposa sa cour et son jardin, un entrepreneur son grand hangar, le directeur d'un centre équestre offrit un box dans son écurie et les soins d'un spécialiste.

Le lendemain matin, avant que les commerçants ne s'installent sur la place, cet auditeur vint chercher le camion et ses deux passagers : l'un couché sur la paille, l'autre tout ragaillardi.

Gustave passa huit jours merveilleux à l'école d'équitation. Accueilli comme l'enfant de la famille, il rendit une foule de petits services et se fit apprécier de tous les cavaliers. La vie sédentaire ne lui sembla pas ennuyeuse. Le chameau apprécia aussi cette vie calme. Son caractère s'adoucit, il cessa de donner des coups de sabots.

De retour au cirque Pinchard, Gustave déclara que ce chameau-là n'était pas un chameau du voyage et qu'il lui manquait une troisième bosse : celle du cirque.

Le lendemain, M. et Mme Rafat se rendirent à une collecte de sang organisée à l'intention de Patrice qui allait être opéré à cœur ouvert. Des affiches, un article dans la presse et une annonce à la radio avaient invité les Castelpontois à se présenter au centre de prélèvement.

- Ça t'a fait mal, maman ? s'inquiéta Julien.
- Pas du tout, répondit-elle, en montrant un minuscule point rouge au creux de son coude. Mais les gens sont vraiment trop douillets ou indifférents au malheur d'un enfant. Patrice appartient à un groupe sanguin peu répandu et le médecin est inquiet.

À l'entrée de la salle, une secrétaire recevait les candidats et relevait leur identité. Laure lui expliqua la raison qui les amenait là.

- Vous ne dérangerez pas beaucoup car nous ne sommes pas bousculés, regretta le médecin-chef. Vous avez deux donneurs en ce moment et près du second, la plus expérimentée de nos préleveuses, Sandrine.

- M., installez-vous bien, conseillait-elle au donneur. Voyez les belles veines qui sont là, je désinfecte, je choisis la plus grosse veine, M.. Serrez bien votre poing, vous la voyez ? Elle est belle, je pique ! Ouvrez votre main, ça marche bien.
- Est-ce que ça affaiblit la personne qui donne du sang ?
- Une personne en bonne santé donne son sang sans incident de 20 à 60 ans. L'organisme récupère en quelques heures son volume sanguin.
- Le métier est-il dur ?
- Le métier de préleveuse ? Il faut d'abord se déplacer beaucoup si on appartient à une équipe départementale. Mais le contact avec le public est très agréable et puis on le sentiment d'être utile en contribuant à sauver des gens. Cependant on a souvent de véritables angoisses quand il faut à tout prix fournir du sang dans un groupe rare, ce qui est le cas aujourd'hui.
- M., est-ce que ça fait mal ?
- Absolument pas. Une légère piqûre quand la préleveuse enfonce l'aiguille mais après on ne sent plus rien.
- Avez-vous quitté exprès votre travail ?
- Oui mais c'est un cas spécial. Je suis de la famille du garçon qui va être opéré à cœur ouvert. Il faut énormément de sang parce que les réserves du Centre de Transfusion ne suffiront pas. J'espère que cette collecte d'aujourd'hui va s'améliorer parce que jusqu'ici ça n'est pas fameux...

Michèle eut encore une surprise désagréable en ouvrant la boîte aux lettres de la station : une feuille y avait été déposée directement. On y avait collé un autocollant de Radio-Ferédir découpé en trois morceaux. Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir à ce désagrément devant l'urgence de la situation. Sans hésiter, elle accepta de bouleverser son programme pour donner la priorité au reportage pris au Centre Mobile de Prélèvement Sanguin. Ed reprit ses ciseaux.

- Juste quelques coupures. C'est pas le moment de faire de la dentelle !

Sur le coin de son bureau, Michèle rédigea quelques lignes : « Nous lançons un appel pressant à toute la population de Château-Pontille et de ses environs, aux patrons des entreprises et des commerces afin d'accorder une heure de congé à leurs employés. Téléphonnez au centre de prélèvement afin de répartir les visites. Nous devons absolument fournir ce sang pour sauver une vie humaine. »

En sortant de la station, la journaliste trouva encore une enveloppe déposée cette fois-ci contre la porte. En très gros caractères, elle contenait un feuillet photocopie : « Radio-Ferédir Menteuses ». Le « s » final avait-il un sens ? Avec l'autocollant découpé trouvé dans le courrier, c'était trop. Cela annonçait peut-être d'autres désagréments mais Michèle hésitait à en informer la Direction des Radios Locales. On manquait vraiment d'éléments sérieux. Mieux valait attendre encore pour avoir une piste valable.

Piège à lumière

Choisir des mots

*Dignes de plaire à d'autres mots,
Des mots fidèles
Qui t'aimeront encore demain,
Les polir jusqu'à la transparence
Et quand la plume te tombe des doigts
N'en garder qu'un.*

Choisir un matin,

*Digne de ton mot,
Un matin sans tache, nettoyé de l'obscur
Et, les yeux tournés vers toi-même,
Attendre le ciel qu'il faut
Un ciel de premier jour.*

Poser le mot avec douceur.

*Dès qu'il étincelle
Débordant de lumière,
Le couvrir hâtivement
Et le boire sans la moindre rature.*

*Choisir un mot,
Choisir un matin,
Choisir un ciel
Et boire sobrement, poète,
Que ta clarté reste soutenable.*

Comme je l'avais prévu, E.E consent à sortir de l'ombre et même à oser la pleine lumière. Jusqu'où ?

Combien de poèmes faudra-t-il pour connaître le nom de cet auditeur ? Est-ce qu'il attend un signe de moi à l'écoute de nos deux émissions quotidiennes ?

Malheureusement, l'actualité castelpontoise est si dense qu'il ne me reste pas de place pour ce genre de fantaisies. Une journaliste demandant à un poète de se montrer, révélant au public à quel point le langage poétique la transporte... Inimaginable !

Je vais quand même lui faire parvenir un mot par l'intermédiaire de la Coterie Poétique :

« Héridio-E.EL,

Vous me faites penser à Arthur Rimbaud, ce qui n'est ni démodé ni ringard, car il a inspiré Patti Smith. Elle a mis certains de ses poèmes en musique « rage rock », ce qui lui a valu le titre de « Marraine du Punk ». Nous aimerions bien la voir consacrée Reine du Rolk grâce à des gens comme vous. Si Picking-Vé revient à Château-Pontille...

« Illuminations » est le titre d'un recueil de poèmes de Rimbaud. Il me semble que vous êtes un illuminé de la même espèce : ne vous brûlez pas les ailes dans une lumière trop violente, le piège est trop risqué. À l'âge de vingt ans, Rimbaud avait épuisé son inspiration et a cessé d'écrire. Ne faites pas de même.

Dans « piège à lumière », vous souffrez d'une exaltation excessive. Êtes-vous surmené d'écrire trop la nuit ? Êtes-vous intoxiqué par une indigestion d'images, par trop de mots ? Arrêtez-vous de trop en boire ! Continuez de regarder le soleil en face mais à petites doses. Le risque existe de se prendre pour un astre.

Parlez avec vos Oiseaux de Printemps, avec le Poète et sa Jardinière, écrivez d'autres sonnets car c'est un bon exercice pour rester humble et évitez votre piège à lumière, chantez vos chansons de batelier, écrivez-en d'autres.

Jusqu'au sonnet « En la Cave Paincte », vos écrits m'inspiraient. La chanson également, le moment viendra de vous donner la parole.

M. Leblond R-F »

Chapitre IX.

Dans l'enveloppe reçue ce jour à la station de radio, pas de chanson ni de sons agressifs pour l'esprit et le corps mais encore un autocollant de la station coupé en six morceaux, cette fois-ci. Trois morceaux la fois précédente, six aujourd'hui, cela avait-il un sens ? Michèle examina chaque morceau à la loupe mais on avait pris soin de n'y laisser ni empreinte ni trace. La menace paraissait claire. Il était temps d'informer le Directeur des Radios Locales.

— Tu devrais encore attendre d'avoir des indices plus sérieux, conseilla Edgard. Nos As du Micro, les « Asmics » comme ils ont choisi de se nommer, peuvent fureter partout sans éveiller la méfiance. Le Miratophone est un véritable passe-partout...

Depuis leur réunion sous le Pêcher du Grand Conseil, les Asmics étaient à l'ouvrage. Le plan de la ville divisé en cases repérées par des chiffres et des lettres allait permettre une recherche systématique dans tous les quartiers.

Demander de l'aide à des camarades d'école et de collègue devrait faire gagner du temps. Certains fréquentaient le « Concertatoire » Municipal. Avoir des oreilles de ce côté serait bien utile.

Le Chanteur Mystérieux devait évidemment ignorer cette recherche si l'on voulait garder l'avantage de la surprise et connaître ses intentions. Lancer tant de monde sur sa piste avait un inconvénient : les bavards s'en donneraient à cœur joie et le gibier passerait à travers les mailles du filet.

On imagina donc un concours d'enregistrements dont les prises de son devaient, si possible, passer inaperçues des chanteurs guitaristes eux-mêmes. Le jeu consisterait à les identifier au cours des émissions de Jeunes-Mercredi. Pour stimuler l'intérêt, on promettait des prix à ceux dont les cassettes seraient diffusées. En cas de succès, le Chanteur Mystérieux démasqué ou des indices très sérieux le concernant, Michèle aiderait les Asmics à sortir de cet imbroglio. En cas d'échec, la réputation de Radio-Ferédir serait compromise. Il valait mieux ne pas y penser.

Les Asmics se mirent à « chasser le son » dans les carrés C7, C8, B7 et B8 du plan de la ville. Ils en oublièrent complètement Jeunes-Mercredi. Michèle les rappela à la réalité. Une bonne étoile aide souvent les journalistes à court d'information. La leur frappa à la porte. Thierry, un copain de classe de Francis, entra tout essoufflé...

- Le Grand Prix cycliste vient de se terminer. Comme je l'ai suivi avec mon père qui conduisait une voiture officielle, je voudrais vous raconter ce que j'ai vu !
- Tu tombes à pic ! L'actualité vient à nous, c'est nous les meilleurs ! Combien de tours il y avait ?
- Huit tours mais le premier, c'était plutôt pour reconnaître le parcours à cause des virages. Le commissaire veut que la voiture ouvre la course au moins à cinq cents mètres devant les hommes de tête. Il ne veut pas qu'on les tire, c'est-à-dire que l'on soit trop près d'eux et qu'ils règlent leur vitesse sur celle de la voiture.
- À quoi est-ce qu'on reconnaît une voiture officielle ?
- Sur la nôtre, on nous avait mis des drapeaux rouges pour être vus de loin. En passant devant un pré, un petit taureau a piqué un sprint le long de la clôture.
- Il s'est échappé ?
- Non, c'est un coureur à maillot rouge qui s'est échappé, il a fait un tour complet tout seul.
- C'est lui qui a gagné ?
- Non, c'est Sébastien, le champion castelpontois. Dans une côte, en face de chez Hilaire, il s'est échappé avec un de ses coéquipiers. Arrivés à la hauteur du rouge, ils se sont relayés à trois et ils ont pris au moins deux kilomètres au peloton. C'était la bonne échappée, Seb l'a emportée !
- Au sprint ?
- Dans le dernier tour, son coéquipier tirait le groupe de trois, il a même ramassé toutes les primes. Mais à la fin, il n'en pouvait plus, il s'est relevé et il a fini troisième. Seb, bien à l'abri, a réglé le maillot rouge au sprint !
- Tu trouves ça sportif de s'abriter du vent derrière et de battre au dernier moment celui qui a fait le plus d'efforts ?
- C'est dur pour le perdant mais c'est très sportif. C'est une tactique de course. Sébastien s'est entendu avec un coéquipier pour fatiguer

l'adversaire au maillot rouge. Il rendra le même service à son camarade une prochaine fois. Le gars en maillot rouge devra apprendre à économiser ses forces s'il veut gagner...

- Tu veux dire autre chose ?
- Non, c'est fini pour la course mais j'ai ma mère qui élève des souris pour les laboratoires. Je voudrais vous y conduire un soir.

Grande et dynamique, parlant fort, la maman de Thierry respirait la bonne humeur. Elle accueillit l'équipe de jeunes reporters dans une grande pièce surchauffée dont l'odeur agressait l'organe olfactif. Des étagères jusqu'au plafond supportaient une multitude de caisses spéciales. Grattements, frottements, petits cris aigus, on y devinait un fourmillement de vies minuscules.

- Pourquoi est-ce que vous chauffez tant que ça ? demanda Éric qui suffoquait un peu.
- C'est vrai, on chauffe beaucoup parce que ce sont des animaux qui aiment la chaleur. Ils sont fragiles, ils craignent la pneumonie. Surtout, pas de courant d'air et plus il fait chaud, mieux ça marche. Où on les expédie, il ne fait pas loin de trente degrés. C'est d'ailleurs curieux à voir. Rien qu'en souris, il en passe environ cinquante mille par mois.
- À quoi servent-elles ?
- À des expériences de laboratoire. En ce moment, j'ai une centaine de mères souris. Certaines n'ont que deux petits, d'autres en ont sept ou huit. Elles en ont toutes les sept semaines.
- Est-ce que vous élevez des souris grises ?
- Ah non, on les détruit celles-là !
- Est-ce qu'il y a différentes espèces ?
- Pas dans les souris. Dans les rats, il y a les noirs tachetés et les blancs. Les tachetés seraient moins fragile.
- Combien de cages avez-vous ?
- Quatre-vingt-onze tiroirs de 40 ou 20 cm séparés en deux parties, une pour la nourriture, l'autre pour le nid. On met cinq femelles et un mâle ensemble. Mais il ne faut pas mettre deux mâles ensemble, le plus fort tuerait l'autre. Les rats, eux, ne se disent rien.
- Qu'est-ce que vous leur donnez à manger ?

- De la farine, du pain sec, du pain mouillé et des granulés spéciaux pour eux. Le rat mange trois fois plus que la souris.
- Est-ce qu'elles ont des puces ?
- Comme on change la paille deux fois par semaine et que l'on nettoie avec du désinfectant, on n'a pas de puces. Pour la gale, je traite avec du soufre parce qu'au début l'élevage a eu la gale. On m'avait dit de tout détruire et de désinfecter les caisses. Comme j'avais eu moi-même la gale, le médecin me l'avait soignée. Alors, perdu pour perdu, j'ai pris les mêmes produits à la pharmacie et j'ai badigeonné une à une toutes les souris avec un petit pinceau chaque matin, pendant huit jours. Ensuite, je les ai brossées et je les ai toutes sauvées !

Le rolk avait battu à plate couture le rock responsable d'une épidémie mondiale de décibelite aigüe. À l'origine de ce renouveau, Picking-Vé manquait toujours à ses fans de toute la planète. Finalement et à retardement, des témoins affirmèrent l'avoir vu à Cartagena mettant l'allumette sous une fogata, d'autres l'avaient vu de loin à Vahti-en-Pacifique à travers les objectifs à très longue focale des paparazzis...

Certes, on reconnaissait sa stature, sa chevelure caractéristique, son goût pour les coiffures exotiques et les lunettes de soleil fabriquées spécialement pour lui, imitées partout mais jamais égalées. Le flou des clichés montrait combien la traque avait été patiente, méritante, méfiante, laborieuse, onéreuse et finalement heureuse. Ce bonheur-là faisait la fortune des photographes et des fabricants d'images sur tous les supports imaginables.

Après Vahti, ce furent d'autres îles. On promettait des photos moins floues que l'on négocierait avec le fuyard.

La planète du rolk tenue en haleine, Château-Pontille jubilait car ce tohu-bohu médiatique dopait le tourisme et les affaires en Castelpontie.

La loupe professionnelle de Michèle Leblond examinait tout cela avec méfiance. À l'antenne de R-F, elle se contentait d'en parler au conditionnel.

La porte du studio s'ouvrit soudainement ; deux képis et sous les képis, deux gendarmes !

La gendarmerie était sur les dents. Le lendemain de la diffusion du reportage chez elle, Mme Victor avait retrouvé ouvertes ses cages à souris. Les visiteurs nocturnes s'étaient enfuis, laissant la porte extérieure béante sur la nuit glaciale qui avait tué les petites bêtes. Rien de volé, la volonté de nuire était donc évidente. L'éleveuse n'adressait aucun reproche aux animateurs de Radio-Ferédir puisqu'elle avait elle-même suggéré à son fils d'inviter ses amis avec le Miratophone. Cependant, la diffusion du reportage semblait bien être à l'origine du méfait.

- La famille Victor est estimée et ne se connaît aucun ennemi, poursuivit l'autre gendarme. Deuxio, rien n'a été volé, il ne s'agit donc pas de malfaiteurs ordinaires. Tercio, on peut en déduire la volonté de nuire gratuite ou... ou, pourquoi pas des amis des bêtes voulant libérer les bestioles mais ignorant que le froid les tuerait aussi sûrement que du poison.
- À moins que ce ne soit des militants opposés aux travaux et expériences de laboratoire sur les rats et les souris.

Michèle se tut, regrettant d'avoir exprimé ses pensées tout haut. Les gendarmes la regardèrent avec intérêt, portèrent la main à leur képi et se précipitèrent vers la sortie.

Le prof de sciences-nat du collège, défenseur de la nature, écolo militant et adversaire déclaré des expériences de laboratoire sur les animaux... Pourquoi pas ? Le fils de l'un des gendarmes était son élève. On connaissait le discours !

L'homme eut beau se défendre vigoureusement, disant que les industries pharmaceutiques et les labos de toutes sortes portaient la responsabilité de cette situation et non les petits éleveurs répondant à leur demande, les gendarmes le prièrent de les suivre.

— Et, en plus, je sais parfaitement que le froid est fatal aux animaux élevés dans un local fermé à température élevée. Alors qu'un ami des bêtes ait pu faire ça ! Les ennuis que vous me faites viennent de Radio-Ferédir. On en reparlera !

Malgré ses protestations, l'homme fut poussé dans la voiture bleue.

Quelle cascade de problèmes pour Michèle Leblond : les autocollants déchirés, l'élevage détruit, l'arrestation du prof dont elle se sentait un peu responsable, sans oublier la cassette aux sons étranges... Jusqu'ici tout allait pour le mieux : les jeunes castelpontois et les moins jeunes se montraient des auditeurs fidèles et actifs. Les adultes jouaient leur rôle d'informateurs avec spontanéité et enthousiasme face au micro des jeunes journalistes. Le principal du collège envisageait une tribune permanente de Radio-Ferédir dans son établissement afin de faire dialoguer les générations. Des représentants du club du troisième âge étaient disposés à jouer le jeu. Un responsable parisien à l'information encourageait Michèle à développer ces expériences, Ferédir radio-pilote, ça sonnerait bien ! Et vlan ! Avec tout ça, les gens hésiteraient désormais à se confier au micro si cela devait leur attirer des ennuis.

Chapitre X.

Le plan de bataille des Asmics et le prestige que leur valait une présence hebdomadaire sur les ondes de Radio-Ferédir ne tardèrent pas à donner des résultats au-delà de leurs espérances.

Au bout d'une semaine, on sut qu'au moins vingt-huit amateurs grattaient la guitare et chantaient derrière les portes et les murs de Château-Pontille. Bien entendu, il ne s'agissait que d'une première approche, car il restait encore bien des endroits à explorer. La nouvelle du concours colportée dans les écoles et au collège suscita encore des vocations de preneurs de son et l'on sut que bien plus encore d'artistes grattaient et s'égosillaient dans les maisons, mais aussi dans les caves et dans d'autres lieux isolés. Certains le faisaient aussi sur scène, dans les rues, dans des cafés.

Au bout d'une semaine donc, vingt-huit chanteurs amateurs talentueux, moyens ou médiocres avaient déjà trouvé chacun une toute petite place sur les pistes étroites de quelques cassettes...

Sans succès, les Asmics avaient passé les carrés B7, B8, C7 et C8 au peigne fin. Cependant, ils avaient eu la surprise d'entendre M. Léonard jouer et chanter au fond de son atelier. Ainsi, il tournait avec nostalgie les manivelles des orgues de sa collection mais il gratouillait aussi une guitare en chantonnant des mélodies. Le succès rencontré par son élève Védy l'avait un peu converti à la modernité car ce qu'il fredonnait n'avait rien d'ancien.

- À quoi ça sert ? avait protesté Éric quand sa sœur avait posé le micro sur l'appui de fenêtre. Ce n'est quand même pas lui le Chanteur Mystérieux !
- Évidemment mais il faut montrer aux copains que nous nous intéressons aussi au concours que nous avons lancé. Ici nous perdons sans doute notre temps car le son est à peine audible.

Malgré tout, la musique du vieil artiste s'inscrivit faiblement dans l'oxyde magnétique d'une cassette.

Les cassettes du « concours » s'amoncelèrent sur le bureau de la journaliste. Edgard contemplait ce déballage d'un air moqueur.

- Vous pensez que le Chanteur Mystérieux pourrait se trouver là-dedans ? On va se farcir tout ça ?
- Allons-y, décida Michèle, mais c'est bien pour vous faire plaisir...

La chasse sonore était médiocre : de vagues débutants mal enregistrés et seulement une demi-douzaine de cassettes dignes d'attention. Le technicien les repiqua sur bande large à dix-neuf centimètres seconde afin d'éliminer le maximum de souffle et d'amplifier le son avec un peu plus de confort pour l'oreille.

- C'est parti, ricana Edgard en appuyant sur la touche « Play ». Commanditaires et producteurs les Asmics et compagnie. Réalisation Asmics, Bibi Fricotin, Rouletabille, Tintin, Holmes, Potter et toute la fine fleur de la ruse et de l'astuce...

Accoutumés à une qualité sonore aussi parfaite que possible, les deux professionnels prenaient leur mal en patience. Par la fenêtre, Michèle observait la métamorphose d'un nuage aux contours étranges. Edgard contemplait le cadran de sa montre, une très belle montre à multiples cadrans où des tas d'aiguilles se tenaient à l'affût, prêtes à courir sur la piste du temps dès qu'une simple pression du doigt le demanderait. Le nuage de Michèle prenait une forme extraordinaire, lorsqu'elle bondit hors de son fauteuil.

- Rewind please, je veux réécouter ça !
- Elle a mis l'oreille sur le Chanteur Mystérieux ! s'esclaffa Ed. On va sonner l'hallali !

Il emboucha un cor imaginaire. Les Asmics pouffaient de rire. Une grande tension crispait le visage de la journaliste. Elle ajusta des écouteurs sur ses oreilles et demanda quatre fois que l'on revienne sur le même passage. D'un geste, elle exigea le silence.

- C'est presque inaudible. Ed, tu vas me faire plusieurs copies, chacune meilleure que la précédente en éliminant avec tes filtres les fréquences nuisibles et en amplifiant les bonnes. Nous tenons peut-être quelque chose de très très intéressant...

Si ça se confirme, réunion générale le plus tôt possible !

Aux Rives de la Vienne... Le titre de cette chanson adressée à Radio-Ferédir par le Chanteur Mystérieux disait clairement où l'on avait des chances d'obtenir des informations à son sujet.

Une promenade au confluent de la Vienne et du Grand Fleuve à bord de « Sans Ticket 3 » s'imposait.

M. Rafat poussait de toutes ses forces sur la bourde, cette longue perche ferrée à son extrémité, bien plus efficace que les avirons dans un courant aussi fort. La brume s'effaçait sur les peupliers aux contours encore indécis. Une clarté égayait le fond du ciel. L'après-midi promettait une bonne brise pour la grande voile carrée. La bonne humeur régnait à bord. Francis et Nadia laissaient traîner leurs mains dans la rivière en ouvrant et refermant les doigts. Tête renversée, Laure et Éric s'émerveillaient de voir les arbres déjà rajeunis et le ciel si rond au-dessus d'eux.

Soudain, le soleil rase les feuilles neuves, faisant luire les herbes humides et scintiller des plaques de rivières. Dans les profondeurs vertes, des clartés passaient et faisaient vivre les trous d'ombres. Du fond montaient des bulles argentées, comme une myriade de petits yeux...

Le soleil réchauffa la rive déserte d'une île.

— Vous allez vous dégourdir les jambes, proposa le maître à bord. Je vais vérifier l'équipement, la voile, les haubans, les quilles. Si le vent d'aval se lève, on se fera une petite navigation à l'ancienne.

Une île ! Un boa s'enroulerait autour d'une souche de palétuvier abandonnée sur la plage par la mousson, l'air bourdonnerait d'oiseaux-mouches, des bébés tortues sortiraient du sable brûlant... Les Asmics avaient le cœur à l'aventure. Des cris attirèrent leur attention. Deux garçons se livraient à un curieux manège ; ils lançaient dans un bras d'eau dormante des pneus attachés à des cordes qu'ils ramenaient vers la rive en poussant des cris enthousiastes. Bardet et Constant, ça alors ! On héla les deux gamins que l'on connaissait bien. Avec délice, ils pataugeaient dans la vase noirâtre de la rive.

— Qu'est-ce que vous faites avec ces pneus ?

- On pêche pardi ! Les poissons se cachent dans les pneus et on les tire au bord. Un jour que ça mordait pas à la ligne, on a lancé dans l'eau deux pneus qui traînaient là et on les a ressortis avec des gardons, des tanches et des carpes.
- Quand est-ce que ça marche le mieux ?
- Il faut brouiller l'eau, ça fait comme un appât. Quand il fait chaud, les poissons se mettent à l'ombre dedans, c'est meilleur. On prend surtout des gardons et des tanches.
- C'est bon le gardon ?
- Oui ça va. Et on les donne à une bonne femme, elle nous donne de l'argent ou des bonbons. Y'a une bonne matelote à faire !
- Quelle est la marque des pneus ?
- On sait pas, on regarde pas ça !
- Est-ce que vous en prenez des très gros ?
- Des très gros non, mais des moyens oui, ça dépend de la largeur des pneus.
- Pourquoi est-ce que vous ne pêchez pas avec des pneus arrière de tracteur ?

Les deux compères éclatèrent de rire, et dans un bel ensemble ils balancèrent au large leur piège à poissons. Un jaillissement trouble et les bancs de petits gardons, un instant dispersés, reprirent leur quête minuscule à fleur d'eau.

Le vent se leva pour de bon, un vent d'aval indispensable à la navigation contre le courant. En tirant sur les haubans, les jeunes matelots levèrent le mât surmonté de sa girouette ou guiroué en planche artistiquement ajourée et prolongée par une longue flamme de tissu qui se mit à onduler dans la brise, indication utile à l'orientation de la voile. Il restait à fixer les haubans sur les côtés du bateau par un système de réglage en longueur, les quilles, déjà utilisé il y a plus de mille ans par les Vikings. Pour diriger l'embarcation, la piautre n'était qu'un perfectionnement rudimentaire de l'aviron gouvernail encore en usage sur le Nil.

- Vous saviez tout ça ? demanda le père de famille et chef de bord.

Oui, l'équipage savait. À chaque sortie, on lui rappelait les détails du grément de ce futreau de huit mètres, le « Sans ticket », troisième du nom.

Également héritée des Vikings, la voile rectangulaire s'arrondit vers l'avant. À la piaute, Laure et Francis peinaient à tracer un sillage parallèle aux rives. Le paysage défila dans un doux bruissement liquide comme à la grande époque des voituriers sur les chemins d'eau.

Au retour, on parla avec des bateliers et des habitués des fêtes sur les quais, animées par des groupes de chant de marins. On connaissait bien leurs répertoires classiques et nouveaux. Mais rien qui ressemble au titre de la chanson reçue par Radio-Ferédir. Encore plus mystérieux qu'avant ce chanteur de la Loire inconnu sur ces rives !

Des pépiements aigus accueillirent les navigateurs à la maison. Une boîte à chaussures frémissait d'une vie prisonnière : Henri, un camarade d'école dont la passion pour les oiseaux était bien connue, avait apporté un jeune merle tombé du nid. Il voulait en profiter pour conseiller les auditeurs de Radio-Ferédir qui trouveraient des oisillons en grand danger d'être croqués par un chat.

- Où t'as trouvé ce merle ?
- Sur le chemin de l'école. Si je l'avais pas ramassé, il aurait pas survécu.
- Qu'est-ce que tu vas en faire ?
- Je vais l'élever dans une cage. Les merles, les corbeaux, les pigeons, ça s'élève très bien. Une fois, on a même eu des chouettes.
- Où est-ce que tu les avais trouvées ?
- Y'avait trois jeunes hulottes perchées dans une grange. On les a descendues au lance-pierre.
- Qu'est-ce que ça mange ?
- Normalement, ça mange des mulots et des souris. Nous, on leur donnait des déchets de viande de boucherie coupée en lanières. Elles avaient de beaux yeux, elles étaient très mignonnes mais on les a pas gardées. La nuit, elles attiraient d'autres chouettes et ça faisait du raffut autour de chez nous. Et puis elles mangeaient beaucoup trop, on n'y fournissait plus. Notre père en a eu assez et il a ouvert la cage. Les corbeaux c'est plus facile à élever. Ceux-là, on les déniche.

- Comment vous faites ?
- On a fabriqué une échelle avec un tronc de pin. Au vilebrequin, on a percé des trous tous les trente centimètres où on a enfoncé des rolons. Avec ça on monte dans les rochers de Montjoie où y'a plein de nids de corbeaux.
- Vous les mettez en cage ?
- On en élève quelques-uns mais surtout on mange les petits. Ma mère dit qu'ils sont mieux dans une casserole qu'à picorer les semis et les récoltes, parce que ça fait beaucoup de dégâts. On met des trucs qui remuent dans le vent pour les éloigner mais ils s'en fichent. Les petits corbeaux, c'est aussi bon que les pigeons.
- T'as d'autres histoires d'oiseaux ?
- En hiver, je nourris des petits oiseaux avec de la graisse sur le bord d'une fenêtre. Un jour, une mésange s'est assommée contre une vitre. Trois autres sont venues battre des ailes autour d'elle, la poussant du bec et se blottissant contre elle. La mésange a ressuscité ! Après ça, j'ai mis des pots de saindoux ailleurs.
- Et l'hirondelle qui jouait ?
- Ah oui. On était monté en douce dans le clocher pour récupérer des pelotes de rejet des chouettes que l'on décortique pour voir ce qu'elles mangent. Alors, il y avait plein d'hirondelles qui tournoyaient autour du clocher. Y'en a une qui a perdu une plume. Une autre a pris la plume dans son bec et l'a remontée plus haut avant de la relâcher. La plume descendait en tournoyant. Une hirondelle l'a reprise dans son bec et l'a lâchée plus haut. Et le jeu a duré un certain temps.
- Tu veux donner des conseils à ceux qui trouvent des oiseaux tombés du nid ?
- Il vaut mieux qu'ils me les apportent. Je m'en occuperai ou je leur dirai quoi faire.

Ce matin-là, le facteur déposa une enveloppe épaisse adressée personnellement à Mme Michèle Leblond : une cassette audio et un texte signé E.Elve.

- Après six poèmes et une chanson, un tango ! Je vais peut-être enfin entendre la voix de mon poète. Mon poète !... Voilà que je me l'attribue, ça devient inquiétant. L'actualité est pressante, comme

d'habitude. Mais je vais quand même prendre le temps d'écouter ce « Tango des voiles de Loire » signée E.Elve. « À pas de souris », comme on dit dans certains jeux d'enfants, on avance, on avance...

Tango des voiles de Loire

*Un siècle de vent perdu
Elle avait bien disparu
L'ancienne voile rectangulaire.
Elle avait un chouette boulot
À faire flotter tout là-haut
Les jolis guiroués de nos pères
Aujourd'hui nos belles couleurs
Au-dessus des voiles blanches
À nouveau réjouissent les cœurs
Quand le vent nous fait une fleur
Quand le bordé au flot se penche
Quand le Grand Fleuve se fait charmeur*

*Refrain : Aux ombres des temps héroïques
Aux voileux des guinches
Nostalgico-exotiques
Aux ligériens allergiques
À la marine en plastique
Nous dédions ce tango
Le tango des voiles de Loire*

*Les voiles veulent nous faire plaisir
Et pour de bon nous revenir
Mais notre marine ancienne
Au bout de sa corde ferait pendre
Celui qui mépriserait le chanvre
Et n'aimerait que le propylène
Au vieux métier à corder
Enroule tes six torons
En poussant bien le toupet
Et surlie bien l'extrémité*

*Avec du fil de pur coton
Pour le label de qualité*

*Quand soudain le vent de mar
Traite la voile sans égard
Elle souffre à la ralingue
L'inaction ça exaspère
Et le vent à ne plus rien faire
Devient brutal comme un Vikingue
Au bal des vents pas de radins
Ce n'est point par coquetterie
Que l'on préfère le cousu main
La robe se déchire d'un rien
Si tu n'y mets pas le prix
En cousant à petits points*

*Ce tango-là à tout à voir
Avec nos belles voiles de Loire
Et le vent qui les bedonne
D'orléanaises à angevines
Elles ont tout comme l'argentine
Un merveilleux corazone
Il faut dire que côté cœur
La Loire vaut l'Rio d'la Plata
Elle nous fait tanguer de bonheur
Tangue au temps des haleurs
Tangue au rythme du guinda
Tangue au tango des danseurs.*

— Bravo, bravissimo, il y a vraiment de quoi tanguer ! Et c'est signé E.Elve. Encore un effort mon cher poète-parolier-chanteur et tu apparaîtras enfin au grand jour à moins que te ne sois sur la liste rouge.

Et cette voix ? J'ai l'impression de la reconnaître par instant, mais pschitt... elle se cache à nouveau. Enfin, on avance : notre cachottier se dévoile un peu plus car un talent comme celui-ci doit être connu sur les quais et les scènes des fêtes batelières de l'été sur les rives de la Loire et de ses affluents.

Je vais envoyer un message avec un extrait de ce « Tango des voiles de Loire » à mes collègues des radios de Nantes à Orléans. Certains doivent se balader dans ces festivités le magnétophone en bandoulière et le micro en main... La chasse aux sons est ouverte !

Une autre idée me vient à l'esprit : les Asmics m'ont parlé du père de l'un d'eux qui aurait un bateau à fond plat traditionnel, un futreau comme ils disent. Se promener sur l'eau par bon vent en questionnant au hasard des rencontres, ça ne devrait pas être une mission trop désagréable... E.Elve, tu me fais marcher et même courir mais je vais finir par te coincer !

— Ma vénérée patronne, m'a dit Ed, je vois que tu as des soucis et trop de travail. Radio-Ferédir repose entièrement sur tes épaules : la paperasse administrative, la course des reportages à l'extérieur et des interviews à l'intérieur, les appels fréquents de tes confrères étrangers qui voudraient des nouvelles exclusives du rolker en cavale, les appels des auditeurs ordinaires et ceux des associations qui ont envie que l'on parle d'eux. Et puis, probablement, le plus difficile : la crainte de ne pas être ponctuelle à tes rendez-vous biquotidiens avec ton public... Tiens, ce « Tango des voiles de Loire » tombe à point !

Et cet insouciant de Ed a mis l'enregistrement sur « ON » pour donner à Michèle une leçon de tango en essayant d'éviter les sièges, les coins de meubles, de consoles et autres obstacles présents dans une station de radio bien équipée.

En suivant plutôt mal que bien la musique, il l'entraîna dans des pas glissés, attitude des corps dans les pas tournés, l'élégance des longs mouvements latéraux et pivotants, le tout en chantonnant approximativement les paroles et en les ponctuant de « ollé » et d'onomatopées hispano-cubano-argentines ! Quel extraordinaire maître à danser !

Ils étaient encore essoufflés et riant aux éclats, quand la lumière signalant une présence à l'entrée clignota. C'était les Asmics très contents d'eux-mêmes, persuadés d'avoir déjà débusqué le Chanteur Mystérieux. Répondant à la demande de la radio, le magasin Mécastylus leur avait procuré la liste des acheteurs récents de caractères marguerite Daisy Wheel Brougham 411-20 F,

le modèle utilisé par l'énigmatique chanteur de la Loire et ses affluents. Selon les jeunes reporters, trois de ces acheteurs dactylographes étaient musiciens. Une petite chance existait que notre homme soit l'un d'eux. La recherche allait donc se poursuivre dans la discrétion.

— Ton taine et tonton, taine ton taine ! fit Ed en embouchant la trompette imaginaire d'un proche hallali.

Les Asmics saluèrent et l'on entendit leurs « ton taine et tonton » à quatre voix enthousiastes s'éloigner dans la rue.

Quelque chose intriguait Michèle chez son très compétent technicien : il chantonait la mélodie du tango et plus ou moins les paroles alors qu'il ne les avait entendues qu'une seule fois...

— Pour la musique, c'est simple, lui répondit-il. Le Chanteur a écrit ses textes sur la musique d'un tango argentin très classique que j'ai en tête. Les paroles, il me suffit de les entendre une seule fois pour les mémoriser globalement. C'est de l'entraînement professionnel : quand je fais le montage d'une interview, une seule écoute me suffit pour savoir ce qu'il faut couper et monter les séquences retenues dans un ordre facilitant la compréhension de l'auditeur.

— J'ai un don magnétique comme les sourciers sensibles au magnétisme des sols et les guérisseurs sensibles au magnétisme des corps. En palpant certains enregistrements, j'entends les sons inscrits dans l'oxyde métallique de la bande par magnétisation. S'il s'agit de musiques simples, je peux donc les chantonner ou les siffler mais pas les chanter car je chante faux.

— Tu gagnes à être connu Ed le Chantonneur Mystificateur mais tu en fais un peu trop. Toi aussi tu te paies ma tête, tu profites de mon incompetence technique pour me raconter n'importe quoi. Je suis de plus en plus persuadée que tu connais le poète-chanteur mystérieux et que tu entretiens le mystère pour une raison qui m'échappe. Des enfantillages de vieux gamin ? Hein, avoue !

Chapitre XI.

Patrice se remettait bien de son opération à cœur ouvert avec la perspective de partager les activités sportives de ses camarades. Le reportage des Asmics à la collecte de sang nécessaire à l'opération avait contribué un peu à ce succès. Ses forces retrouvées, Patrice avait souhaité se joindre à l'équipe de Jeunes-Mercredi. Il jouait donc au journaliste de radio et y montrait de bonnes dispositions. Ce jour-là, ils avaient rendez-vous au Club des Aînés où trois personnes les attendaient : M. Achille, 103 ans et doyen de Château-Pontille, l'Ardennaise Suzanne et Mme Menut, la Briéronne.

Tous les trois avaient choisi de parler de leur enfance car Michèle avait souhaité que ces entretiens aient lieu sur un thème précis. De futures rencontres permettraient de faire connaître d'autres aspects de la vie d'autrefois.

À l'occasion des 103 ans de M. Achille, le journal local avait souligné « sa vivacité d'esprit et d'écriture, et aussi sa mémoire que les ans n'ont en rien altérée ». On allait bien voir. Il repoussa le micro que lui présentait Patrice et désigna sa voisine la plus proche.

— Les dames d'abord, dit-il aimablement.

— « Je vais vous parler de mon enfance en Brière dans les années 1930, commença Mme Menut. C'est une région de marécages près de Saint-Nazaire, très fermée à cette époque. Mon père était puisatier et on faisait un peu d'élevage, surtout des poulets que l'on vendait à Guérande. Le poulet c'était un repas de riches, on en mangeait rarement. Il fallait économiser sur tout, le sucre, l'huile, le beurre... Quand il n'y avait plus d'argent, le commerçant nous faisait crédit mais il fallait payer la semaine suivante. Comme tous les Briérons, on allait aussi « couper la motte ».

La motte c'est de la tourbe, ça ressemble à de la vase et ça devient dur et noir en séchant. On se chauffait et on cuisinait avec, mais avec beaucoup de fumée et une mauvaise odeur. La tourbe que l'on vendait était dure tandis que celle où on voyait des brins de paille brûlait trop vite et n'était pas vendable.

- Comment est-ce que vous coupiez la tourbe ?
- On emportait nos provisions, du pain avec quelquefois du saindoux salé et de l'eau additionnée de quelques gouttes de vinaigre. Et puis on se mettait au travail. Nous, les enfants, on aidait les grands à couper les roseaux et les ajoncs qui recouvraient la tourbe. Pieds nus sur les ajoncs coupés, ça faisait mal, des sangsues se collaient à nos jambes et ça faisait encore plus mal quand on les retirait. Quand la motte était coupée, il fallait revenir tous les jours pour la retourner afin qu'elle sèche. Ça durait parfois un mois et on faisait jusqu'à 15 kilomètres à pieds tous les jours. Ensuite il fallait transporter la motte en brouette, 7 ou 8 kilomètres à l'aller, revenir, et parfois, deux tours dans la même journée. On vendait la tourbe aux saulniers du Croisic, de Batz ou du Pouliguen qui venaient en Brière avec des charrettes de sel. Ils nous en vendaient pour conserver nos anguilles dans des pots de grès car nous n'avions pas d'électricité donc pas de frigo.
- Vous pêchiez des anguilles ?
- Quand on avait retourné la motte, on faisait la pêche aux carpes, aux brochets et surtout aux anguilles avec la « fouine » qu'on enfouait dans la vase...
- Qu'est-ce qu'une fouine ?
- C'est une espèce de fourche pour harponner. On dit aussi « foëne » d'un mot latin qui signifie trident. Le poisson était très abondant, on en mangeait presque tous les jours.
- La vie était plus dure que maintenant ?
- La vie en Brière était pénible mais elle valait la peine d'être vécue. Ce n'était pas les mêmes soucis que maintenant. »
- « Moi je voudrais vous raconter la vie d'une famille de réfugiés en 1914, commença Mme Suzanne. Nous habitons à Rethel dans les Ardennes. Un soir, le tocsin s'est mis à sonner. On était terrorisés, beaucoup de gens ont commencé à quitter la ville. Alors, on est parti aussi : ma mère avec ses quatre filles âgées de six ans à trois mois ; Denise, Suzanne, Lucienne et Marie-Louise. Ma tante Marie avec Jean, Marcel et Robert, ses trois fils âgés de deux à douze ans. Pour rien au monde, je n'aurais voulu lâcher la jupe de maman pendant qu'elle poussait la voiture de la plus petite.
- Et les papas, ils n'étaient pas avec vous ?

- Ah non, ils avaient été mobilisés pour faire la guerre.
- Comment est-ce que vous vous déplaciez ?
- D’abord à pieds, entre Reims et Reims et ensuite par le train en direction de Châlons-sur-Marne. Il y avait un monde fou, les réfugiés et les soldats se bousculaient dans la gare, je m’en souviens comme si c’était hier. Ma tante nous comptait 1,2,3,4,5... tout à coup, elle crie « Marcel ! Où est passé Marcel ? Marcel ! Marcel ! » des hurlements ! Alors elle a voulu faire descendre tout le monde pour rechercher le petit Marcel de sept ans. Tout d’un coup, un soldat passe avec un gamin sur les épaules, c’était lui ! Après, notre mère nous donnait des bonbons pour nous empêcher de dormir parce que s’il était arrivé quelque chose, il aurait fallu nous réveiller et on aurait perdu du temps.
- Jusqu’où êtes-vous allés comme ça ?
- À Troyes. On déambulait dans les rues, les deux belles-sœurs avec les sept gosses. On voulait dormir au cirque mais il n’y avait plus de place. Dans une rue, une femme nous a demandé « Eh bien, qu’est-ce que vous faites là, mes braves gens ? Entrez donc ! ». L’homme était rétameur, il réparait les ustensiles de cuisine. On a mangé la soupe et dormi sur des lits de fortune. Le lendemain, on a mangé de gros haricots rouges et on a appris que Reims brûlait.
- Vous avez passé la guerre dans cette maison ?
- Non. C’est une vieille dame qui nous a recueillis. Elle était bonne mais sévère. Le cousin Jean s’est embauché pour faire les livraisons d’une bonneterie. Il avait une lanterne magique, il nous faisait des spectacles dans la cave, on revoyait toujours les mêmes images. Dans le grenier, il avait installé une scène, il nous faisait jouer la comédie et on invitait les mamans. À Noël, il avait construit une crèche et il nous avait appris des chants. Cette lumière des bougies dans le grenier, c’était une féerie. Les pères étaient là en permission. On a chanté, et les parents pleuraient. Le lendemain nous avons tous des petits cadeaux que Jean avait achetés avec ses pourboires. Il était comme ça Jean ! »

À son tour, M. Achille prit la parole :

- « En classe, vers 1890, je me souviens toujours, j’avais fait un élevage de hannetons dans ma table et aussi des chenilles. Mais je travaillais bien quand même. J’ai été reçu au certificat d’études

avec mention. J'ai encore le diplôme, il est en parchemin. Quand on sortait de la classe, on marchait au pas en chantant et la même chose quand on y entrait. Nous avions un bataillon scolaire. Comme on avait perdu la guerre de 70, on ne pensait qu'à la revanche. Nous avions des petits fusils de bois qui ressemblaient à des chassepots et des petits ceinturons avec des cartouches en bois. Un ancien sergent nous faisait faire l'exercice : porter les armes, présenter les armes et faire la charge en douze temps.

— Vous étiez malheureux ?

— Pas du tout ! J'étais aussi heureux que vous. Bien sûr, on n'avait pas de jeux et de jouets mais on en inventait et on en fabriquait. On était peut-être même plus heureux que les enfants d'aujourd'hui parce qu'on appréciait la moindre chose.

— Quelle impression cela vous fait d'avoir 103 ans ?

— Qu'est-ce que vous voulez...

— Vous avez plus d'un siècle !

— Oh, vous savez...

Dix-huit heures sonnèrent.

— Excusez-moi, dit M. Achille en se levant aussitôt. C'est bientôt l'heure de mon dîner. »

Le lendemain, le Miratophone fut invité par le cours moyen première année de l'école de Nadia, Patrice et Francis où des élèves de huit et neuf ans travaillaient sur une peinture de sept mètres de long sur un mètre de haut.

Des arbres violets, bleus et roses tordent leurs branches souples au milieu des fleurs qui prennent le soleil à pleines pétales.

— Quand tu fais de la peinture, demanda Nadia à la petite Muriel brune et bouclée, à quoi penses-tu ?

— Je ne pense à rien.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de peindre ce château ?

— J'avais commencé à faire une montagne. Alors Frédéric m'a dit « on dirait le toit d'un château ». Alors j'ai fait un château.

— Tu aimes peindre ?

— Quand je peins, je ne m'occupe pas de ce qui se passe autour. La peinture, c'est une chose à laquelle on peut se laisser aller, où on

rêve à ce que l'on va représenter. Si je rêve d'un poisson de toutes les couleurs sur lequel je me promène, je peux aussi bien peindre ça. Quand je fais une peinture, j'en rêve la nuit. Je pense que je pourrais faire une peinture qui représente la même chose mais avec plus de couleurs et plus d'imagination. En me réveillant, je me dis « Ah, si je pouvais reproduire le rêve que j'ai eu... ».

Dans l'atelier suivant, des plus grands avaient obtenu le premier prix d'un concours de sculptures organisé par une banque. Sur un socle de bois, ils fixaient l'extrémité d'un long fil de fer assez gros qu'ils formaient selon leur fantaisie pour le revêtir ensuite avec des bandes de papier enduites de colle à tapisser.

- Quand tu commences est-ce que tu sais la forme que tu vas donner à ton fil de fer ? demanda Patrice.
- Ce qui est bien quand on fabrique ces sculptures abstraites, c'est qu'il faut faire plein d'expériences et de recherches sur la forme à donner au fil de fer.
- On ne peut pas se tromper en tordant le fil de fer comme on veut mais il faut quand même que ça fasse joli.
- C'est plus amusant que ça ressemble à rien, on sait pas en commençant la surprise que ça va être, on va l'imaginer, c'est plus rigolo d'imaginer ce que ça va devenir.
- Moi, j'aime bien, parce que si l'on se trompe, c'est pas grave, les autres voient pas qu'on s'est trompé. Quand on a fini, on est content de se dire que c'est nous qui l'avons fait.

1930, 1914, 1880, 1980 : une fillette dans le marais, des enfants dans la guerre, des hannetons dans une classe, des rêves en peinture et en fil de fer. Parcelles de vie, poussières d'histoire...

Dans ce que faisaient les Asmics, dans ce qu'elle faisait elle-même, Michèle ne parvenait pas à discerner le moindre mensonge. Pourtant, ce jour-là, le malveillant messenger récidiva avec une variante dans l'insulte, manuscrite de façon volontairement maladroite : « Radio-Ferédir, menteuses ».

Chapitre XII.

Cette journée allait compter dans l'histoire de Radio-Ferédir et dans les souvenirs des Asmics !

Probablement très occupée, Michèle Leblond n'avait pas encore donné suite à ses commentaires d'un enregistrement obtenu au « concours » lancé par les jeunes reporters. « ... nous avons peut-être quelque chose de très très intéressant Si ça se confirme, réunion générale le plus tôt possible. »

Trop de travail ? Casette sans intérêt ? Les Asmics n'y pensaient déjà plus quand un appel leur parvint : ils devaient se rendre à la station, une nouvelle très importante les y attendait. Probablement le Chanteur Mystérieux... Que pouvait-il encore avoir imaginé ? Une chanson pour les mariniers du dimanche ? Des sons à vous tordre l'estomac ? Des autocollants de R-F découpés en mille morceaux avec quelques méfaits en perspective ?

La surprise qui les attendait allait faire courir sur les ondes radio et supports papier du monde entier et autres médias planétaires ces huit lettres : RFASMICS...

Edgard avait passé des heures à améliorer le très mauvais enregistrement fait par les Asmics à travers la porte de M. Léonard. Il avait réalisé plusieurs copies, chacune meilleure que la précédente, éliminant par des filtres les fréquences nuisibles et amplifiant les bonnes de manière à analyser les caractéristiques musicales sur un écran, pour les comparer à celle d'un disque de Picking-Vé.

De son côté, Michèle avait repassé des dizaines de fois ce que les très jeunes radioreporters avaient enregistré dans l'atelier : la restauration des Limonaires, la fabrication des cartons perforés et quelques échantillons de la musique obtenue. Comme Edgar, elle n'avait pas perdu son temps.

- Vous avez donc identifié avec certitude le Chanteur Mystérieux ? interrogea Laure. Nous ne pouvons y croire car Edgar a travaillé sur notre cassette et nous...
- Pas du tout. Il s'agit de celui que tout le monde cherche à 20000 kilomètres d'ici : Hervé dit Védy ou encore Picking-Vé en

personne. On file là-bas sans perdre un instant avec mon magnéto avant que l'oiseau ne s'envole !

Michèle brûlait de lancer la nouvelle sur les ondes. Quel scoop pour Radio-Ferédir ! Quelle belle occasion de se moquer des paparazzis et autres soi-disant journalistes de la presse friande de sensationnel. Bidonnage conscient ou non, journaux et public manipulés, on le saurait un jour.

Un simple échange de regards entre les Asmics avait suffi. Si le musicien se savait découvert, il pourrait refuser de s'expliquer et fuir à nouveau. Il devait avoir d'extraordinaires raisons pour se cacher à Château-Pontille. Il fallait jouer serré pour avoir la confirmation de sa présence. À homme rusé, rusé et demi. Les Asmics étaient mieux placés que les journalistes professionnels de l'information pour conduire l'enquête jusqu'au bout, avec la discrétion totale qui s'imposait.

—Je vous approuve entièrement, dit le technicien. Contrairement à Michèle, j'ai un doute sérieux. Disons que je suis certain de la présence de notre star locale seulement à soixante pour cent. Nous avons fait le maximum mais les bidouillages techniques ont leur limite. Il serait prudent d'avoir une preuve indiscutable. Picking-Vé est un sportif incapable de rester enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

—Écoutez quand même ce passage enregistré chez Mr et Mme Léonard, proposa la journaliste :

« Vous connaissez Picking-Vé ? demande l'un de vous.

— Cette question vaut son pesant de boîte à clous ! répond Tonton Léonard. Il m'appelle Tonton Léonard ou Papa en musique. En quelques mois, il a appris bien plus que d'autres en une vie. Surdoué, passionné et travailleur !

— Avez-vous des nouvelles ?

— Je suis son Papa en musique alors tu penses bien que... »

À ce moment vous entendez deux violents coups de marteau au loin. Léonard, sur le point de vous faire des confidences, se reprend :

- « Euh, bon. J'ai les mêmes nouvelles que vous autres, par les journaux et tout ça. »
- Résumons : il parle à des enfants, ce qu'il aime particulièrement car c'est un éducateur. Il oublie un instant qu'il a promis de se taire à ce sujet. Védy l'entend et le rappelle à l'ordre avec ce qu'il a sous la main : un marteau. Je ne vois pas comment interpréter cette séquence autrement. Qu'en pensez-vous ?
- Nous en pensons que c'est troublant mais pas probant : on ne sait pas qui est-ce qui frappe derrière la cloison. Comme le dit Edgard, Picking-Vé –si c'est lui– doit absolument faire de l'exercice hors de chez les Léonard. C'est nous les mieux placés pour surveiller les lieux en faisant semblant de nous amuser dans le secteur. Imaginez la panique de voir quelques adultes inconnus rôder dans le coin. Les Léonard doivent avoir l'œil...

Sous le pêcher du Grand Conseil, on discuta longuement des précautions à prendre. M. Léonard habitait au bout d'une rue facile à surveiller. Un petit parking se trouvait à l'autre extrémité. Un mur le bordait derrière lequel on pouvait se dissimuler. Laure, Francis, Éric et Nadia feraient semblant de jouer aux billes pour ne pas éveiller la méfiance du voisinage. Seul Patrice pourrait se montrer car son nom n'avait pas encore été cité à l'antenne.

Fermant un œil, la bouche crispée, Laure lança le calot ou billon en acier. Trois billes jaillirent hors du triangle tracé à la craie. Elle les empocha en mimant le contentement bruyant d'une joueuse digne de ce nom. Elle devait tout faire pour être prise pour une gamine ordinaire par les passants. Les trois autres jouèrent à leur tour en agitant les bras comme des boxeurs victorieux. Debout derrière le mur, Patrice surveillait la rue.

Éric visa longuement pour sortir la dernière bille du triangle. Il la manqua. Nadia la rafla et tapa joyeusement sur sa poche rebondie. De surveillance derrière le mur, Patrice les alerta mais la partie de billes devait se poursuivre en apparence avec cris et rires de circonstance.

À l'autre bout de la rue, quatre cyclistes vérifiaient leurs montures. On reconnut Sébastien le champion local, Jérôme le sapeur-pompier et Siéky le kiné recordman. Le quatrième, col

remonté jusqu'au nez, casquette à rabats enfoncée au maximum, larges lunettes, leur était inconnu.

Seul à pouvoir s'approcher incognito, Patrice s'avança vers le petit peloton et tourna autour des vélos en connaisseur car il avait lu et relu des revues spécialisées, mémorisé les essais des nouveautés et décortiqué les publicités pendant sa convalescence.

Double-plateau en métal doré ici, jantes super profilées là, tubes alu ovalisés goutte d'eau, roue libre douze vitesses à commande intégrée dans le levier de frein, blocage rapide AZU, potence ouvrable ITE, compteur sept fonctions à émetteur sur fourche... Les gars étaient équipés dernier cri, sauf l'inconnu. Sa large selle enveloppée d'un couvre-selle Gel Super Confort dénotait le cycliste occasionnel à l'allure pépère. Les chaussures à semelles non rigidifiées sans micro-cales ni brides auto-agrippantes ! Un vrai amateur pas équipé pour la compète contrairement à ses compagnons. De cet homme, Patrice ne voyait que le nez. Il s'efforça de ne pas le dévisager et dut se contenter d'estimer sa taille en se comparant à lui.

Les commentaires et les mimiques admiratives de Patrice semblaient amuser les sportifs. Soudain, l'inconnu s'impatienta. Il enfourcha sa machine, ayant du mal avec ses pédales automatiques compatibles. Ses trois compagnons l'imitèrent et ils disparurent au coin de la rue, rasant le mur derrière lequel on ne jouait plus aux billes.

Cette fois encore le Pêcher du Grand Conseil dont le tronc crevassé et les branches tordues effrayaient les esprits malfaisants de la discorde, fit avancer d'un pas de géant la méthode d'investigation. Chacun courut à la recherche de photos parues d'en d'anciennes revues, où Picking-Vé ne portait pas en permanence ses lunettes noires sur mesure et ses tenues de rolker. On photocopie des pochettes de disques où il apparaissait sous différents angles. On agrandit, on découpa, on fit un montage de cette collecte. Le visage de la vedette, ainsi isolé, de profil, de face, sérieux, souriant, en colère, endormi, bouche ouverte devant le micro, les traits creusés d'ombre par les éclairages de scène ou flashés à l'improviste, tout fut examiné à la loupe. Ainsi apparurent des détails généralement effacés par les artifices du maquillage ou gommés par les labos des agences de presse.

La physionomie de Picking-Vé devint aussi familière aux Asmics que s'il avait vécu dans leur entourage. Il restait à rassembler le maximum de détails en direct, pas ces lieux communs que les journaux colportent après lecture d'autres journaux, mais des détails que seules pouvaient connaître les personnes fréquentées à l'époque des jeunes années... Tout d'abord, l'institutrice Mme Lebeau. Interroger Mme Lebeau ! On souligna « interroger » sur le carnet des trois plus jeunes puisqu'ils étaient trois désormais.

— Pas le cahier de textes, le carnet de détectives, bande d'enquêteurs à la noix !

— « S'il vous plaît, Madame, montrez-nous la photo de votre classe quand Hervé avait notre âge. Il avait des copains ?

— Il en avait beaucoup. Cette année-là, il y avait un groupe de très bons sportifs, finalistes du championnat scolaire départemental de football.

— Il y avait qui ?

— Seulement trois sont restés ici : Jérôme le pompier, Sébastien, le champion cycliste et Siéky, le kiné et champion de parachutisme. Il paraît qu'il veut battre le record de France de chute libre. Le championnat aura lieu en Suisse.

— Siéky c'est son prénom ?

— Son surnom, parce qu'il était fan d'un personnage de bande dessinée aviateur et parachutiste qui se nommait ainsi.

— Il pratique d'autres sports ?

— Il s'entraîne à vélo avec Jérôme et Sébastien. On les croise souvent sur les routes.

— Picking-Vé fait du vélo aussi ?

— Il ne revient que très rarement à Château-Pontille...

— L'amitié ça peut durer longtemps ?

— C'est éternel si on l'entretient !

— Et un secret, ça peut se garder longtemps ?

— Toute la vie aussi si l'amitié est profonde. Mais pourquoi cette curieuse question ?

— Parce que si un jour je suis célèbre, je me demande si j'serais toujours copain avec les As du Micro et on partage des tonnes de secrets. »

Les parties de billes reprirent derrière le mur du parking. Sans résultat. Le quatuor de cyclistes avait déserté les rues et les routes castelpontoises. À la caserne des pompiers, l'homme de permanence consulta le tableau de service.

— Jérôme est parti en Suisse assister à des compétitions de parachutisme. On ne le reverra que jeudi.

On trouva l'adresse de Sébastien dans l'annuaire téléphonique.

— Je m'occupe de son courrier, dit un voisin. Il est parti faire une course en Suisse.

Une semaine plus tard, le journal local titrait : « *Dix-mille cent mètres de chute libre : le nouveau recordman de France, Siéky pour ses amis, kiné très réputé dans la région, en particulier chez les sportifs, est Castelpontois.* »

Laure et Éric filèrent à la caserne des pompiers.

— D'accord, je vous organise un rendez-vous avec notre recordman, promet Jérôme. Je ferais n'importe quoi pour Radio-Ferédir et surtout pour les Asmics.

— On nous a dit que tu accompagnais Siéky. Il y avait d'autres vieux copains avec vous ?

— La Suisse, c'est secret bancaire et compagnie. Et tout est comme ça dès qu'on a franchi la frontière. Alors motus et mouche zoukue comme dit le capitaine Haddock...

— On voulait seulement savoir si Sébastien était avec vous ou s'il faisait une course en Suisse. Dans ce cas, sa renommée serait internationale...

— Demandez-lui. Tomus et couche bouzue, petits bavards professionnels !

« Quels sont, en chiffres, les résultats de votre record ?

- 10100 mètres de chute libre. Départ de l'avion à 11300 mètres au-dessus du terrain de Sion, située à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, ouverture à 500 mètres.
- À quelle vitesse vous descendiez ?
- À environ 50 mètres par seconde en vitesse stabilisée bien à plat, de 4000 mètres au sol. Avant 5000 mètres d'altitude, comme l'air est moins dense, on finit par atteindre 70 à 80 mètres par seconde. La vitesse varie donc de 350 à 180 km/h au cours de la descente.
- Comment avez-vous préparé votre record ?
- J'avais fait plusieurs sauts à plus de 10000 mètres et je m'étais dit « la prochaine fois, tu monteras carrément plus haut ». Alors là, il est prudent de passer dans un caisson de dépression pour simuler les conditions rencontrées dans un avion à très haute altitude. Puis un médecin vous examine pour voir si vous tiendrez le coup. Ensuite, il faut s'habiller bien chaudement et s'équiper d'oxygène.
- Combien de sauts avez-vous déjà faits ?
- Un peu plus de sept cents.
- Et l'entraînement au début ?
- Contrairement à ce que l'on croit, le parachutisme ne demande pas à être très fort musculairement, surtout au début. Le débutant n'a pas l'habitude de voir le sol arriver et risque de se faire mal s'il ne roule pas comme il faut. Le reste, c'est plutôt un entraînement d'intelligence en suivant la progression que le moniteur vous indique.
- Est-ce qu'il vous est arrivé de vriller ?
- Oui, ça m'est arrivé. Des poignées dures à tirer, des emmêlements qui nécessitent l'ouverture du parachute de secours.
- Est-ce que vous avez eu peur ?
- Ah oui, c'est sûr ! Pas sur le coup mais après, ça se voit à l'arrivée, on est tout blanc. On joue la dernière carte, hein ! Mais les incidents à l'ouverture sont très rares.
- Est-ce qu'il faut beaucoup de courage pour pratiquer ce sport ?
- Il suffit de le vouloir au début parce que ça n'est pas très naturel de se jeter dans le vide. Mais quand ça vous plaît, vous n'avez plus aucun mérite à le faire. Parachute ouvert, c'est très amusant mais quatre-vingt-dix pour cent du parachutisme, c'est la chute libre, les évolutions qui se font sans fatigue, flotter dans l'air sans avoir la

sensation de descendre parce que vous manquez de points de repère, c'est très amusant.

- Est-ce que vous comptez battre ce record ?
- Non, parce que à plus de onze mille mètres, on est pratiquement au maximum des avions des sportifs. Au-dessus, il faut également des combinaisons pressurisées, ça dépasse les moyens ordinaires.
- Nous voudrions des témoignages sur l'ambiance au sol dans cette compétition. Est-ce que des amis de Château-Pontille vous accompagnaient ?
- La Suisse, c'est secret pour les banques mais aussi pour les sports sophistiqués donc très coûteux à cause des sponsors. C'est le domaine réservé des relations publiques et des spécialistes en communication. Donc, si on me questionne, c'est...
- Tomus et mouche bouzue !

Encore une enveloppe contenant les mêmes insultes ! Estimant que l'ensemble de ces envois constituait une preuve suffisante, Michèle demanda conseil à la Direction des Radios Locales et transmit la totalité à la gendarmerie.

Heureusement, un court poème signé E.Elveg rappela à Michèle Leblond que Noël approchait.

La Nuit de Noël

*« Pas d'étoiles cette nuit »
M'a dit le Père Noël.
« Éclaire, mon petit,
Notre voyage dans le ciel »
Me voilà devant
Sur mes jambes de géant :
Ploc, ploc et reploc.*

*Dans son rouge manteau,
Il suit mon habit de lumière
Tissé avec des rayons chauds
De l'Étoile Polaire.
Comment il distribue les jouets ?
J'en garde le secret :
Chut, chut et rechut.*

*S'est allégé l'attelage,
Ferment leurs ailes les caribous.
On était bien dans les nuages,
Le Père Noël me rend mon doudou.
Je me raccourcis tout petit
Et je retrouve mon lit
Dodo et re-do.*

E.Elveg

Tout en révisant sa prochaine intervention sur les ondes, Michèle se mit à chantonner les mots du poème de E.Elveg.

Sur la route, elle les chanta à pleines voix sur un air de son enfance. Elle prit son envol sur les pas de l'enfant éclairant le Père Noël.

— Oh ! Il me prend par la main... Merci Elveg !

Chapitre XIII.

Les cyclistes réapparurent enfin dans l'impasse. Ceux que l'on connaissait bien et devant lesquels les Asmics ne pouvaient se montrer : Jérôme, Sébastien, Siéky, le champion de chute libre. Mais le quatrième était-il l'homme que l'on cherchait ? Son matériel et sa tenue vestimentaire prouvaient bien son amateurisme. Col couvrant le menton, casquette profondément enfoncée, lunettes teintées hautes et larges comme des lunettes de motocycliste : tout indiquait qu'il cherchait à dissimuler son visage.

On avait examiné avec soin des photos de Védy à différentes époques et sous tous les angles. Était-ce enfin lui ?

Francis et Nadia quittèrent leur cachette. Déguisés et masqués, complètement méconnaissables, ils entourèrent les cyclistes en secouant une boîte en métal au couvercle percé d'une fente. Quelques pièces dans la boîte teintaient comme au temps de carnaval afin de solliciter la générosité des passants. L'un des cyclistes tapa sur la poche avant de son maillot en écartant les bras avec une grimace. Pas plus que lui, ses compagnons n'avaient de pièces de monnaie.

Selon la tradition, pour faire honte aux avarés, les déguisés se mirent à chanter :

*« Puisque vous n'avez rien donné
Vous ne serez pas récompensé
Un jour viendra
Votre poule crèvera !
Les vilains avarés le paieront tôt ou tard ! »*

Ils continuèrent leur sarabande autour des sportifs en secouant les guidons des machines, en tirant l'arrière ou l'avant du maillot, la casquette, en les dévisageant avec insistance.

Quelques maisons plus loin, une ménagère donnait un coup de balai dans le caniveau. Les gamins coururent vers elle, lui secouant leur boîte aux oreilles et l'enveloppant de cris joyeux. Les cyclistes s'éloignèrent en riant.

— C'est un moyen comme un autre de se faire de l'argent, dit l'un d'eux. Nous, on n'aurait jamais eu le culot de faire ça après

Carnaval. C'est fou ce qu'ils se permettent les gamins de maintenant !

Les Asmics jubilaient : enfin, ils avaient identifié leur homme sans le moindre doute possible. Il ne restait plus qu'à reprendre les parties de billes en attendant son retour. Mais l'absence des cyclistes se prolongea au-delà de ce qu'un joueur de bille peut supporter. Les Asmics se fixèrent donc un rendez-vous dans la soirée, une heure et demie avant le dîner.

Ils se retrouvèrent devant la porte de M. Léonard derrière laquelle on entendait des claquements secs et réguliers : la machine à perforer les cartons actionnée par « le noteur » transcrivant les notes d'une partition musicale en perforations !

Qui était au travail ? Le maître des lieux ? L'apprenti ? Hervé Védy Picking-Vé ?

— Si c'est Léonard ou l'apprenti, on s'excusera. On dira que la porte était entr'ouverte et que l'on voulait voir fonctionner la machine. Si c'est Picking-Vé, il faut le surprendre et ne pas le laisser se ressaisir. On y va !

De nombreuses très anciennes portes étaient encore équipées de ces loquets archaïques que l'on ouvrait avec une grosse pointe à travers un trou. Quelle chance d'être au cœur du quartier médiéval : l'épais battant vermoulu pivota en grinçant. La machine à perforer claqua plus fort derrière la cloison du fond de l'atelier.

À longs pas souples, à demi courbés comme des Sioux sur le sentier de la guerre, les cinq amis se dirigèrent vers la silhouette en ombre projetée sur le mur de moellons de tuffeau au crépi délabré où s'étaient les pièges à mouches des araignées. La bande de carton avançait par à-coups dans la machine. L'homme la guidait de la main gauche et manœuvrait le levier de la main droite. Le bord du carton s'accrocha, l'homme allongea complètement le bras pour le dégager. Son profil se découpa sur le mur. Plus le moindre doute, c'était lui !

— Védy !

Involontairement, l'un des Asmics avait prononcé le surnom du fameux rolker qui se retourna soudain. Cinq intrus le dévisageaient étonnés et un peu effrayés de leur propre audace.

— Védy, Picking-Vé... C'est vous... C'est toi, on t'a reconnu !

Muet de surprise, le jeune homme laissa les Asmics s'approcher.

— Je me suis cru plus malin que tout le monde, gémit-il, en s'asseyant sur une chaise hérissée d'une mauvaise paille. Et je me suis fait avoir comme un petit enfant ! Mais comment m'avez-vous retrouvé ?

Tous voulaient parler en même temps : Radio-Ferédir, le Chanteur Mystérieux, la chasse sonore à travers la ville, le micro du Miratophone enregistrant ce que l'on croyait être le père Léonard en train de chantonner une musique dans le vent, la surprise de Michèle à l'écoute des enregistrements, l'examen à la loupe des photos des journaux et des pochettes de disques, la photo de classe avec les copains d'enfance, les parties de billes, la sarabande des masques autour des cyclistes...

— Si Radio-Ferédir est dans le coup, je suis fichu, pensait à voix haute Picking-Vé. Les journalistes vont rappliquer et il va falloir reprendre la poudre d'escampette. J'étais si tranquille chez Tonton Léonard avec mes balades à vélo, bien protégé par mes vieux copains. Encore deux semaines de tranquillité et j'aurais pu refaire surface !

Il avait le visage défait et paraissait démoralisé. Les Asmics en comprenaient bien la raison et ils le rassurèrent : Michèle Leblond ignorait où en était l'enquête et le secret ne serait pas trahi.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire avec ça ? cria Védy en désignant le Miratophone que Patrice portait. J'écoute votre émission depuis le début et je sais que ce n'est pas un jouet entre vos mains. L'apprenti qui s'exerçait à perforer de la musique sur carton lors de votre première visite, c'était bien moi ! Le moindre micro, tout ce qui ressemblait à un bloc-notes de journaliste me faisait dresser les cheveux sur la tête ! Et je me suis cru le plus

malin... C'est pas vrai ! Encore deux semaines et on aurait été prêts !

Dans sa colère il avait presque vendu la mèche... On lui proposa un pacte : il leur raconterait tout et eux s'engageraient à ne diffuser l'enregistrement qu'au moment choisi par lui.

- On dira à Michèle que tu as quitté provisoirement Château-Pontille, ça la fera patienter. D'ailleurs elle ne sait rien de l'endroit où nous t'avons enregistré. On a bien brouillé les pistes, c'est nous les maîtres du jeu !

Le sérieux de ses interlocuteurs impressionnait favorablement le célèbre musicien. Mais, malgré tout, ne seraient-ils pas tentés par les démons de l'information et du scoop ? Être les premiers à lancer une nouvelle aussi retentissante sur les ondes ! Mais s'il ne voulait pas perdre le fruit de cette longue retraite chez Tonton Léonard et de cette passionnante recherche musicale en sa compagnie, il n'avait pas le choix.

Lentement, il se leva de son antique chaise hérissée de brins de paille, il fourragea dans le tiroir de l'établi et en sortit cinq bougies qu'il disposa en cercle avant de les allumer. Il éteignit l'électricité. Tous écarquillaient les yeux. Que pouvait bien signifier ce manège ? Leurs ombres bougeaient doucement sur les murailles et les formes géométriques du Limonaire et des autres orgues tout autour.

- Le feu, comme l'air, la terre et l'eau est l'élément de la création du monde, fit la voix grave. Le feu et la lumière qu'il nous accorde dans ce monde obscur est sacré.

Il demanda à Laure de tendre le bras droit au-dessus des petites flammes tremblotantes.

- Sur le feu sacré, je fais le serment de garder au plus profond de moi le secret de Védy. Répète.

Regardant le jeune homme droit dans les yeux, elle répéta la formule. Les quatre autres firent le même serment, un petit tremblement dans la voix.

Védy alla placer la lourde barre de fer qui assurait la sécurité de la maison durant la nuit.

- C'est notre verrou anti-effraction zéro point. Dommage que je n'y aie pas pensé avant. On ne serait pas en train de... Enfin je vois bien que vous n'êtes pas les premiers venus, proposez-moi les questions que vous voulez.
- En quelle année as-tu acheté ta première guitare ? commença Francis, la gorge encore serrée par la cérémonie des bougies.
- J'avais quatorze ans, c'était un cadeau de ma marraine. Elle a été cassée par ma petite sœur qui voulait la décrocher et n'était pas assez grande.
- Tu l'as réparée ?
- Oui, tant bien que mal, avec des vis et de la colle. C'est à ce moment que j'ai demandé à Tonton Léonard de m'aider. Il m'a dit : «Je vois que tu es de la bonne graine de musicien, je veux t'aider à découvrir la musique qui est en toi mais pour le plaisir, je ne veux pas un sou. Et j'en ai assez de t'entendre me donner du M. Léonard gros comme le bras !», alors j'ai fini par l'appeler « tonton » et le tutoyer.
- Il t'a beaucoup appris ?
- Il m'a surtout fait découvrir le bonheur de jouer, un bonheur inouï. Je jouais facilement quatre heures par jour, je ne pouvais plus m'arrêter, le bout des doigts me brûlait ! Tonton m'a fait naître à la musique, je le ferai connaître au monde entier, je le révélerai aux autres musiciens. Vous comprendrez un jour ce que je veux dire.
- Tu avais déjà un public ?
- Oui, ça a commencé au bout de quelques mois. On jouait entre copains, ils en redemandaient. C'est de cette époque que date mon surnom. Je travaillais le « picking ». Des mois, ça a duré, je répétais le même exercice jusqu'à la perfection. Tout le monde en avait les oreilles écorchées et moi c'était les doigts !

Il conta la naissance de son groupe : des passionnés qui jouaient dans une cave avec des instruments de fortune empruntés ou achetés avec l'argent des petits boulots. Il conta la découverte du blues, de la soul-music, de la country-west, mais aussi les influences orientales, méditerranéennes, le folk, le rock. Et puis le rock peu à peu imaginé, la recherche passionnée d'un moyen de

communiquer avec des jeunes qui aiment en prendre plein le corps, de cette folle énergie qui s'échange dans les concerts. Il dit aussi le succès imprévu et fulgurant, les articles délirants dans la presse spécialisée « *...incontestablement le disque du mois. Le créateur de rolk se révèle au firmament de l'empire musical actuel. Son originalité éclate en délire miraculeux, en incantations inventives...* ». Marrant, non ?

Puis ce furent les plateaux de télé, le showbiz, les tournées, les enregistrements, les albums à date obligée par contrat, la route qu'il faut sans cesse reprendre, les foules furieuses jusqu'à deux heures du matin, la musique qui compte de moins en moins au fur et à mesure que l'argent compte de plus en plus. Le filon exploité par ceux qui ne savent même pas ce qu'est un instrument, la course de scène en hôtels, d'aéroports en spots clignotants, les journées à dormir, le marathon du spectacle, auto, show, dodo. La vie des tâcherons du décibel, les yeux qui rougeoient, les oreilles qui teintent, le silence à l'intérieur, le ciel rarement bleu, le trou gris, et puis finalement le dégoût de la musique...

- C'était vraiment dur ?
- Vraiment trop de monde autour de moi et puis les cordes...
- Tu cassais beaucoup de cordes de guitare ?
- Non, big fatigue des cordes vocales, voix hachée. Alors j'ai dit à mon presque frère jumeau et sosie : tu prends mon look, je t'emprunte le tien et tu files le plus loin possible au milieu du Pacifique, six mois tous frais payés avec une grosse prime si tu tiens le coup sans te faire pincer. Moi, je me planque chez Tonton pour recharger les batteries et me refaire une musique. Et c'est moi qui me suis fait pincer !
- Qu'est-ce qu'il t'a dit Tonton Léonard ?
- Rien. Il m'a aidé à me transformer physiquement et à me déguiser. Je l'ai aidé aux travaux d'automne, cueillettes diverses, battre les noix, un peu de carrelage, maçonnerie, puis j'ai commencé les balades à vélo, bien planqué dans le mini-peloton de mes vieux copains. Un beau matin, l'envie de jouer et de réinventer la musique est revenue sans crier gare. On s'est amusé à transformer les instruments d'un orgue à tonton pour que ça colle avec ce qui

me trottait dans les oreilles. On a trouvé de ces sons à rendre malades de désespoir les labos acoustiques les plus fêlés !

— Avec ces appareils anciens uniquement ?

— Ouais, manivelle et bande de carton perforé, revus et bricolés par Tonton Léonard et ma pomme, cinquante-cinquante. On a décidé de se payer la tête des ingénieurs musicos et bidouilleurs hi-tech toutes catégories confondues. Au musée, le rumble, la distorsion, le souffle et autres empêcheurs de jouer en rond. Manivelle et trous-trous dans le carton à la sauce Léonard-Védy !

Quatre mois à bricoler entre ces murs de moellons et sous ces poutres garnies de torchis pour arriver à ça ! Les virtuoses du Miratophone n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils se demandaient si cette semi-réclusion volontaire après quatre années frénétiques à travers les fuseaux horaires n'avait pas perturbé l'esprit du musicien.

Védy sembla deviner leurs pensées. Il alla chercher un magnétophone contenant déjà une bobine qu'il mit en route.

— C'est un enregistrement de travail. Avec Tonton Léonard, nous en avons réalisé un grand nombre avant de trouver le bon dosage entre le thème de fond sur notre orgue expérimental dont nous modulons le rythme à la manivelle et les guitares qui reprennent le thème avec d'autres instruments à cordes...

C'était toujours du rolk mais plus serein, plus riche en harmonies, subtil mélange d'archaïsme et de modernité. Toutes les forces symphoniques de la Terre accoururent vers les Asmics sur les ailes de Tonton Léonard et de Picking-Vé. Le Miratophone tournait toujours sur l'établi. Le musicien l'ouvrit et en retira la cassette qu'il mit dans sa poche.

— Je vous la rendrai quand je l'aurais décidé. J'ai confiance en votre serment mais pas en votre patronne. Les pros de l'info sont capables de tout pour sortir un scoop. Si vous bavardez malgré vous, adieu votre exclusivité mondiale. On se quitte maintenant mais on ne se revoit que dans deux semaines. Jusque-là, « bonus et couche mouzue » comme disent mes vieux copains ! On se fait la bise ?

Chaussé de sabots d'argent, l'Oiseau ne peut plus s'envoler. La rapace tribu des Phones l'habille d'un gilet rayé à paillettes d'or et l'emprisonne dans une plate pochette à disque. Dollars, décibels, folie des auditoires en foules, solitude, ennui... L'Oiseau picore tous ces mots qui font maigrir. Ses yeux titubent vers son ciel d'autrefois, du temps où il avait des ailes.

L'Oiseau rencontre alors le Maître des Orgues qui lui apprend une note secrète. Dans un farouche charivari, les Phones rapaces s'écroulent, bras de lecture en croix et tête de lecture au carré. L'Oiseau prend son essor, file à toutes ailes loin des haut-parleurs et retrouve le bonheur du ciel. Il se perche sur l'aurore et chante son triomphe.

Un Phone rescapé fixe les Asmics de ses yeux vides. Il les secoue comme on secoue le Pêcher du Grand Conseil pour lui prendre ses derniers fruits.

Étrangement, chacun de leur côté, les Asmics ont fait presque le même rêve.

Les volets grincent sur l'appui de la fenêtre, creusant un peu plus le sillon arrondi dans la pierre blanche. La lumière paisible du jardin emplit la chambre.

Chapitre XIV.

Trois semaines plus tard, Radio-Ferédir annonça la création de « Jadis-Jeudi », émission hebdomadaire animée par une équipe du troisième âge. Michèle lut ensuite une carte de Gustave, ce garçon du cirque Pinchard reparti après avoir séjourné dans un centre équestre de Château-Pontille, à cause de la blessure d'un chameau. Il remerciait Jeunes-Mercredi dont l'interview et l'appel l'avaient tiré d'affaire.

Une nouvelle extraordinaire éclipsa toutes les autres : Picking-Vé que l'on croyait aux antipodes s'était réfugié dans sa ville natale. L'enregistrement des Asmics révéla tous les détails. Un extrait de « Polka Rolk » pour orgue à manivelle et ensemble de rolk clôtura l'émission.

L'événement musical de la saison, mijoté dans l'ombre d'un atelier au plafond de torchis crevassé, était signé Sylvain Léonard et Picking-Vé. Le premier fut pendant quelques semaines le musicien le plus célèbre de la planète. Le second refusa d'être le valet du showbiz. Il prit son essor comme l'Oiseau d'un certain rêve et se percha sur l'aurore pour ne plus en redescendre.

Autrement dit, l'artiste congédia son impresario et agent artistique, allégea ses tournées selon son envie de musique. Plus rares, ses concerts réunirent encore plus de public.

Dès la fin du communiqué de la journaliste de Radio-Ferédir, ce fut l'affolement dans les salles de rédaction. Les noms des protagonistes de cette affaire médiatique crépitèrent sur des milliers de claviers et vibrèrent dans bien plus de microphones.

Il fut aussi question d'un certain Chanteur Mystérieux. On crut qu'il s'agissait de Picking-Vé. Mais comme le mystère était éclairci, on s'intéressa à autre chose.

À Château-Pontille, capitale du Rolk-Nouveau, on engagea des experts en communication musicologues, rolkophiles et polyglottes. On afficha « complet » dans toute la Castelpontie et bien au-delà. La cote des instruments à cartons perforés monta en flèche. On se remit à en fabriquer des neufs. La musique

électronique avec applaudissements incorporés déclina. Le made in Asia s'effondra, le home-made en profita, la couche d'ozone se requinqua.

Les responsables du Tourisme décidèrent la reproduction en dimensions réelles de l'atelier de M. Léonard avec outillage et orgues à cartons perforés d'époque, personnages en cire, et commentaires en cinq langues.

On adopta le projet d'un circuit vélo, le Cyclovédy, animé par le frère presque sosie de Picking-Vé, celui qui avait emmené en bateau des hordes de paparazzi à partir de Cartagena, musée à ciel ouvert, ses eaux turquoises, ses fogatas enflammées, ses cumbias endiablées...

Six mois après les débuts de la radio locale, une petite fête fut organisée afin de remercier ceux qui avaient contribué à son succès, notamment les animateurs de Jeunes-Mercredi : les Asmics, leurs parents, M. Boinot le ferronnier, Jérôme le sapeur-pompier, M. Verrault le charcutier préhistorien, M. Léandre le pâtissier, une infirmière de l'équipe mobile de prélèvement sanguin, M. Léonard le musicien, Mme Victor, l'éleveuse de souris, M. Achille, doyen du canton, Mme Suzanne originaire des Ardennes, Mme Menut la Briéronne, une monitrice du centre aéré, l'institutrice de Francis, Nadia et Patrice, Siéky le recordman de chute libre, le professeur de biologie du collège de Laure et Éric, un gendarme opposé aux expériences animales, Sébastien le champion cycliste...

Les plus jeunes étaient là aussi : Renaud du club de natation, Thierry, le fils de Mme Victor, Constant et Bardet les pêcheurs au pneu, Henri, le futur ornithologiste. Gustave le garçon de cirque, le patron du centre équestre et quelques autres s'étaient excusés...

Michèle Leblond déclara :

— Depuis six mois, notre radio donne la parole à ceux qui veulent la prendre utilement. Devenus informateurs, certains auditeurs se font acteurs de notre univers sonore. En prenant la parole, ils ont donné un peu plus d'existence à certains habitants, les sortant de leur isolement, éveillant en eux de nouveaux intérêts.

Chers As du micro, votre participation à Jeunes-Mercredi est très appréciée et pas seulement par les jeunes. Devant le succès de cette expérience, la Direction de l'Information a décidé de la

proposer à toutes les radios locales. Pour cela, cinq cents Miratophones ont été commandés à M. Gilbert Mirasson, ici présent. Mais ici, cet appareil que vous avez si bien utilisé sera confié à d'autres mains et à d'autres voix...

- Tu nous retires Jeunes-Mercredi, protesta Nadia d'une voix changée, qu'est-ce que nous avons fait de mal ? Tu viens de dire...
- Ce que vous avez fait a dépassé mes espérances. Pourtant Jeunes-Mercredi sera désormais en partie animé par Patrice, parfaitement remis de son opération. Il a toutes les qualités nécessaires et d'autres jeunes sont disposés à l'aider.

La journaliste fit signe à Patrice de s'approcher, lui remit le Miratophone en lui serrant la main. L'assistance applaudit. Laure, Éric, Nadia et Francis se regardaient tristement.

- Ce n'est pas tout. Le Directeur de l'Information m'a remis ceci à l'intention des Asmics connus dans le monde médiatique et artistique pour s'être montrés plus perspicaces que les professionnels. Nous les avons aidés techniquement mais ils ont bien fait d'aller à l'essentiel.

Laure sortit un étui noir du paquet. Elle tira la fermeture...

- Un caméscope !
- Un Miratoscope, encore une œuvre de M. Gilbert Mirasson. Je laisse l'inventeur le présenter.
- Cet appareil miniaturisé utilise des cassettes à oxyde de cobalt et de nickel presque pur, par le procédé d'évaporation sous vide. Il en résulte une qualité d'image et de son exceptionnelle. Vous apprendrez facilement à en faire bon usage, c'est fait pour...
- Ils ont tout l'été pour faire des essais. Je vous annonce la naissance de Radio-Télé-Ferédirévoir !

Picking-Vé arriva enfin. Avec Edgard, ils chantèrent en duo des chansons faciles de l'époque lointaine où ils fréquentaient l'école et le centre aéré. Petit à petit, leurs camarades de cette époque Sébastien, Jérôme et Siéky s'enhardirent et le répertoire leur revint : Le carillonneur, Malbrough s'en va-t'en-guerre, Le Roi Renaud, Fleur d'Épine, J'ai vu le loup, le renard, le lièvre, Pique la

baleine, La Marie-Joseph, Youkaïdi, Bobby Shaftoe, Yankee Doodle... Ahora que vamos despacio...

Les guitares de Picking-Vé et de Ed firent merveille, l'assistance tapait dans ses mains. Quelle ambiance !

- J'ai aussi un petit talent d'imitateur, dit Ed. Et parodiant quelques chanteurs connus, il fut très applaudi.
- J'ai reconnu la voix que tu viens de faire, s'exclama Michèle. Le Chanteur Mystérieux c'est toi !
- Oui c'est moi le Ch'My, l'affreux sournois cachottier !
- Et l'auteur de ces étranges sons si pénibles à entendre et capables de démolir un individu pas très équilibré, c'est toi aussi ?
- Non, c'est un ami ingénieur du son et spécialiste des films d'horreur qui voulait me montrer son savoir-faire avec un brin de mystère en plus. Une bonne blague entre copains ! Avec les chansons de mariniers et les poèmes, je voulais mettre du piment sur notre antenne et sortir de la routine. Je voulais aussi que tu t'intéresses à moi en dehors de mon boulot de technicien ! En d'autres termes, je... je...
- Ce que tu viens de dire me touche beaucoup. Encore quelque chose que j'aimerais comprendre : les textes sont bien écrits, bien interprétés et accompagnés par une musique agréable. Pourtant, sur les rives de la Loire, de Nantes à Orléans, tes chansons et leur auteur sont inconnus. Nous avons interrogé nos réseaux d'information sans le moindre résultat...
- C'est voulu. Je voudrais former un groupe de chants de marins qui ne reprenne pas le répertoire classique archi connu. Alors j'écris et je compose : Les douzils de la marine, Pauline la marine, le vin à courte paille, Blues du cheminot, Complainte de l'écopeur, l'accordéon d'Atalante...
- Bon, on a compris que tu es créatif et que tu comptais sur Ferédir pour te faire connaître...
- Mais y travaillant comme technicien, c'était impossible. D'où mes envois anonymes pour me faire valoir...
- Et en plus tu es tombé sur une patronne que tu as crue bornée. Grossière erreur mon cher Ed, Edig Elvégad pour les amis puisque c'est le pseudo que tu as choisi. Erreur, parce que j'apprécie beaucoup tes créations littéraires et musicales. J'ajoute que j'attendais toujours les envois du Poète Mystérieux avec curiosité

et impatience. À tel point que tu peux continuer de m'en adresser personnellement et que je serais heureuse d'être désormais ta première lectrice et auditrice. Puisque chacun vide son sac en public, allons jusqu'au bout : les autocollants déchirés et les billets « RF menteur » est-ce que c'est toi ? Pour te venger d'une patronne que tu croyais bornée ?

- Là c'est nous qui sommes responsables, avoua piteusement Laure. Nous avons fait des promesses de récompenses pour notre « concours d'enregistrements » qui n'ont pas été tenues. Il y a eu aussi des élèves qui ont triché en se refilant des autocollants abîmés de Radio-Ferédir pour avoir des gâteaux à prix réduit à la pâtisserie Léandre. Comme ils n'ont rien eu, ils se sont entendu avec les déçus de notre « concours » pour se venger en envoyant le même feuillet photocopié « RF menteur ».
- Mais j'ai mis le Chanteur Mystérieux et les insultes contre la radio dans le même panier ! Notre métier comporte des risques parce que l'on peut toujours déplaire à quelqu'un. J'ai vraiment cru que des actes malveillants se préparaient comme des graffitis, des feux de poubelle, des vitres brisées, des sabotages d'antenne ou d'autres matériels. J'en ai informé la Direction des Radios Locales qui a demandé à la gendarmerie de surveiller les lieux. Quand je vais leur expliquer ce que Ed et Laure viennent de nous apprendre, ça va chauffer. Il faut s'attendre à des sanctions...
- Youpi ! s'exclama Ed. Je veux bien porter le chapeau ! Je vais être obligé de rebondir en allant travailler ailleurs. Spécialiste du son, un peu parolier, musicien et chanteur, je crois que je pourrais rendre service dans un orchestre. Picking-Vé, qu'est-ce que tu en penses ? J'adore ton rolk nouveau et...
- Justement j'y pensais. Ta polyvalence technique et artistique m'intéresse. Tu intègres mon groupe quand tu veux !

Ed se mit alors à chanter en imitant Gérard Lenormand :

Michèle oh Michèle

Restons ensemble

De janvier à décembre

Ti dou da dou ti da

Michèle oh Michèle

Nous ferons des voyages

Dans les nuages

*Les cheveux dans le vent
Je serai ton prince charmant
Di ta dou di ta ti
Michèle oh Michèle
Di dou di da ti dou ta ti*

Sa voix fut couverte par les applaudissements de l'assistance. Soudain, il parut hypnotisé par l'énorme pendule.

- Michèle, la pendule !
- Oui, je la vois : le mystère du temps qui passe et ne revient jamais. Après le Chanteur Mystérieux qui a perdu son mystère, le mystère des temps futurs et des décisions difficiles à prendre, car on se demande si on sera toujours satisfait de les avoir prises...
- Dix-huit heures quarante-deux ! hurla le technicien. Notre émission du soir commence dans trois minutes.

Il bondit vers ses consoles et sa table de mixage où luisaient des curseurs et des voyants lumineux. La journaliste se précipita vers son micro dans la cabine insonorisée. De minces aiguilles argentées oscillèrent sur des chiffres phosphorescents. La trotteuse des secondes au sommet de sa course, Ed envoya l'indicatif de Radio-Ferédir. Il passa en position micro, la petite lampe changea de couleur devant Michèle.

Ce vendredi 1er avril à 18h45 comme tous les jours sauf le week-end, elle parla et on l'écouta dans 12631 foyers selon les sondages, beaucoup plus selon les bavardages, mais beaucoup moins selon les deux gendarmes surveillant la rue et comparant l'antenne de faible hauteur avec celle de la gendarmerie perchée au sommet d'un pylône.